SYLVIA ZORELLI

LE ROMAN DU PIANISTE ET DE LA COSAQUE

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LE ROMAN DU PIANISTE ET DE LA COSAQUE

568.75. — Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER.

SYLVIA ZORELLI

LE ROMAN DU PIANISTE ET DE LA COSAQUE

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

[1875?]

LE

ROMAN DU PIANISTE

ET

DE LA COSAQUE

I

QUI JE SUIS

Sylvia !

Quelle femme ne m'envierait ce joli nom ? Un nom d'aventure et de roman !

Oui, je m'appelle Sylvia.

Un poète de l'école de Tennyson a jeté l'autre soir dans ma voiture, comme je sortais du théâtre de Sa Majesté, les vers sui-

vants qui ont été imprimés dans la *Revue du Samedi* :

LE NOM DE SYLVIA

Sylvia ! Sylvia ! nom que, dans les romans,
Le héros, qu'il s'appelle Arthur ou bien Octave,
Choisit à la beauté dont il est l'humble esclave,
O le plus poétique entre les noms charmants !

Est-ce la Sylvia qu'on voit dans les estampes,
Parfum qui fait rêver en devançant la fleur,
Une Andalouse, mouche au sein et rose aux tempes,
Montrant la passion jusque dans sa pâleur ?

Ou n'est-ce que la blonde amante du cottage,
La muse des bluets et des ruisseaux nacrés,
Une adorable miss au pudique corsage,
Un rêve de keepsake aux longs anneaux cendrés ?

Je jette sans écho mes rimes aux étoiles...
Mais il n'est pas d'étoile en ce ciel sans regard !
O ma Sylvia blanche et fraîche sous le fard,
Bel astre du West-end, laisse tomber tes voiles !

Cet impertinent « lauréat », ou digne de l'être, qui veut que je laisse tomber mes

voiles, ne se doute pas que je chausse des bas azurés.

J'ai là, sur ma table à loo, une petite montagne de papier « cream lead », et il me prend une terrible démangeaison d'écrire.

J'aurais mille aventures aimables à conter au public... Mais je veux, par ce temps de brouillard cotonneux, ayant consigné mon poète à ma porte, fixer le souvenir de l'année étrange que j'ai passée dans la compagnie de cette dame « cosaque » qui a tant fait parler d'elle avec ses *Mémoires d'une Cosaque*, publiés il y a quelques mois à Paris, sans qu'on ait daigné me communiquer le manuscrit.

Les *Souvenirs d'une Cosaque* ont eu, me dit-on, dix éditions ; je veux que mon *Roman du Pianiste et de la Cosaque* en ait vingt, car moi je vais dire la vérité, toute la vérité sur les amours de cette femme bizarre, la descendante de Mazeppa, avec le Pianiste des pianistes, le grand, l'immortel prince des régions lyriques !

Moi aussi je l'ai connu ce grand homme ; dirai-je que j'ai été aimée de lui ? Peut-être

lui ai-je inspiré une de ces faiblesses qui ont redoublé l'ardeur de sa dévotion dans la retraite où il vit à Venise, profondément caché ?

Qu'importe ? j'ai vu son âme à jour ; j'ai aussi pansé les plaies de ma malheureuse amie que sa gloire avait enivrée !... J'ai eu pitié de leur malheur à tous deux ; j'ai été la sœur de charité de leur amour et je puis dire que jamais roman ne fut plus sincère ni plus cruel.

C'est pourquoi il ne fallait pas en dénaturer les plus intéressants chapitres, par un petit calcul de vanité et de pose féminine... Mais l'indulgence est ici de rigueur ; une femme ne se verra jamais laide dans son miroir, surtout si c'est elle-même qui a posé le miroir dans le jour qui convient à sa figure.

Je suis la petite fille du marquis de Montalban, venu en Russie dans le temps de la révolution avec le duc de Richelieu, et secrétaire de son gouvernement à Odessa.

Mon grand-père avait rejeté sans exception toutes les idées révolutionnaires qui séduisirent la jeune noblesse de 1788; il désavouait nettement le Montmorency qui avait brûlé ses parchemins sur l'autel de la patrie...

La nuit du 4 août fut pour quelques gentilshommes insensés un héroïque sacrifice; pour le marquis de Montalban, mon grand-père, ce fut un honteux compromis, une concession déshonorante et plus qu'un crime social, une faute politique.

Mon grand-père disait que la mort si pieuse et si tragique du duc Mathieu de Montmorency ne pouvait encore faire amnistier la nuit du 4 août; il ne pardonnait pas à la noblesse de France ses concessions, ses faiblesses, ses légèretés; et il ne voulut jamais rentrer dans son pays.

Il se fixa avec sa famille à Odessa sans esprit de retour, et c'est ainsi que mon père, le seul héritier du nom, des armes et de la médiocre fortune des Montalban, se maria en 1829 (étant déjà dans un âge avancé)

avec la fille du général Ysoupoff, qui avait terrifié la Tauride.

Une fille est née de cette union; cette fille c'est moi, Sylvia Montalban, — depuis mariée au comte Zorelli, de Melegnano...

Mon grand-père ayant passé l'âge de quatre-vingt-dix ans (il avait trois ans de moins que le comte d'Artois), me tint sur les fonts du baptême et voulut que l'on me donnât les prénoms français de Marthe et de Sylvia.

Marthe (Marton) avait été une femme de chambre de la Duthé, qui l'avait dans le temps introduit chez sa maîtresse et qu'il ne se faisait pas faute d'embrasser, pendant qu'un autre galant lui faisait faire antichambre; il aimait à raconter ses exploits dans les coulisses de l'Opéra, ses fredaines avec les soubrettes de la Comédie italienne, et il disait qu'aujourd'hui la race des femmes de chambre était perdue; que dans son temps elles avaient plus d'esprit que leurs maîtresses. Marivaux était l'auteur préféré de sa jeunesse; il croyait aux Sylvia et aux Lisettes. Sylvia lui avait toujours laissé le souvenir

d'une aimable saison d'intrigue amoureuse, et à quatre-vingt-dix ans il soupirait encore pour elle, en me faisant donner son nom.

Je m'appelle donc Marthe-Sylvia de Montalban ; et le père de ma mère, le général Ysoupoff, ayant été disgracié, — peu vous importe pour quel motif: il s'agissait de politique, — ma famille se retira dans la ville de Kiew, où nous étions pour ainsi dire internés.

En Russie, les disgrâces sont quelquefois terribles... Ma mère, Catherine Ysoupoff, quoique de famille très-noble et fort honorée, ne put obtenir aucun adoucissement à la position du général. Elle fit deux fois le voyage de Saint-Pétersbourg et ne put jamais parvenir jusqu'à l'Empereur.

Je n'ai que peu connu mon père, j'avais cinq ans quand je le perdis. J'ai été élevée tout à fait à la russe par ma mère, que dans la maison on n'appelait jamais que Madame Catherine, et qui faisait trembler

ses enfants aussi bien que ses domestiques.

Mais je m'aperçois qu'au lieu de commencer « le roman du Pianiste et de la Cosaque », je raconte au lecteur ma propre biographie.

Pour arriver plus vite à mon récit et finir ce qui me concerne, je dirai en peu de mots que je fus mariée le jour anniversaire de ma naissance, — le 16 mai, j'avais seize ans, — à Vittorio Zorelli, des comtes Zorelli de Melegnano, d'origine milanaise. Le père de mon époux était un fort méchant bonhomme qui avait été carbonaro dans sa jeunesse et dont les rois de Piémont s'étaient sagement défaits en l'exilant de leurs domaines. Mon époux lui-même n'était pas tendre. Devenu grand propriétaire dans les environs de Kiew (c'est ainsi que nous les avions connus), il fut tué l'hiver qui suivit notre mariage par un de ses gardes-chasse, pendant une battue que l'on faisait dans ses grands bois. C'était un homme dur, cruel, détesté de ses serfs. Le garde-chasse qui le tua se défendit en prétendant que ce n'était qu'un accident; il avait, disait-il, tiré sur un loup qui allait saisir

son maître et la balle n'avait frappé le comte que parce qu'il avait fait un mouvement intempestif dans le moment même où il lui criait de ne pas bouger.

Quoi qu'il en soit, le meurtrier fut condamné seulement à cinq ans de travaux dans les mines, puis gracié sur l'avis du gouverneur.

J'avais été fort malheureuse pendant six mois avec un mari brutal; j'avais surtout souffert de ses élans passionnés, car il m'aimait passionnément (du moins, il appelait ainsi sa façon d'aimer). Ses caresses me faisaient trembler et frissonner; je pleurais quelquefois à sanglots lorsque l'heure de la prière du soir sonnait à l'horloge de la grande salle du château, après le souper. Il fallait bien me retirer avec lui. Le comte Zorelli, l'œil ardent, ses larges mains entourant ma taille, m'embrassait avec bruit sur le front; sa moustache se hérissait, ses dents s'allongeaient dans un sourire jaune, digne de Barbe-Bleue et il m'entraînait en ricanant : « Venez, comtesse, notre nid vous attend.....

Et vous, rustres et laboureurs, priez, priez tous pour que le Ciel envoie bientôt un héritier à vos bons maîtres ! »

On conçoit que pour longtemps je me déclarai guérie de l'amour et des hommes.

Je fus plus dégoûtée encore de leurs poursuites lorsque j'appris ce qui se passait chez une de nos voisines, chez une jeune dame noble de mon âge, à l'esprit original, au cœur flamboyant, qui depuis s'est présentée à l'Europe sous le simple nom de la « Cosaque », en publiant ses *Souvenirs*, imprimés à Paris par les soins d'un écrivain de grand mérite, M. Robert Franz.

Ces *Souvenirs d'une Cosaque* ayant eu dans le public un retentissement qui dure encore, je crois devoir comme témoin rétablir toute la vérité.

II

LA COSAQUE CHEZ ELLE

Peut-être la Cosaque a-t-elle abusé un peu du Dniéper.

Ce fleuve triste et monotone, comme tous les grands cours d'eau en Russie qui ne traversent que des paysages sans caractère, a exercé la verve poétique de mon amie (car elle fut mon amie). Elle a dépensé dans ses

descriptions de la steppe et du Dniéper « moiré d'argent », tout un bagage romantique qui indique qu'elle a de la lecture et un fonds d'enthousiasme.

« J'aimais la steppe, dit-elle..... immenses prairies herbeuses, océans d'herbes ondulant en larges vagues, avec des fleurs et des épis agités au vent. »

Parmi ces fleurs, j'en sais, moi, une charmante et dont le parfum, sous forme de liqueur, m'enivre encore doucement dans mon cottage. O petite fleur délicate, adorable baiser du printemps qu'on apprend à distiller dans ces contrées lugubres du Dniéper, du Don et du Volga, tu es le charme et la grâce de la steppe, de « la terre noire », petite fleur sauvage avec laquelle on fait le kummel !

La Cosaque aimait la steppe et sa surprise grandiose, « le tableau invariablement composé de verdure en été, d'une nappe de neige en hiver, de beaucoup de soleil, d'étendue et de solitude ».

Moi, j'aimais la steppe pour le kummel. Liqueur de femme et de poète; quel doux étourdissement tu apportais à mon cœur meurtri! Condamnée à ne jamais aimer, ayant souffert d'un indigne mari, je mettais dans cette petite fiole bleue, remplie des légers cristaux que produit le kummel, tous mes rêves et toutes mes espérances, — et aussi tous mes oublis!

C'était là le sujet de notre plus grande querelle avec mon amie la Cosaque!

— Vous, me disait-elle, une descendante des Montalban! vous Française qui, il y a cent ans, auriez brillé à la cour de Trianon; vous, ayant dans le sang toutes les affinités de la race noble par excellence; vous qui devriez être la suprême mondaine, l'élégante, la pure, l'éthérée, vous ne rougissez pas de prendre du kummel, dans de petites tasses de Toula, déjà trop grandes pour moi lorsque j'y prends mon thé de la caravane!

Je ne me fâchais pas. Je répondais :

— Kath (c'était le petit nom d'amitié qu'elle me permettait de lui donner), Kath,

je vous passe bien votre piano, passez-moi mon kummel!

Et alors, comme une inspirée, elle me criait :

— Mon piano! vous ne savez donc pas que la privation de la musique me tuerait? Sans piano, je me sens m'éteindre. Quoi, n'avez-vous jamais entendu raconter mon histoire?

— Que trop, chère Kath, puisque j'habite Kiew depuis deux ans, et qu'après quelques visites de politesse nous nous sommes senties attirées l'une vers l'autre par une violente sympathie de nos deux cœurs, — et maintenant nous ne pouvons plus passer un seul jour sans nous voir. Vous êtes séparée, je suis veuve. c'est notre malheur commun qui nous a réunies.

La Cosaque faisait à peine attention à mes paroles. Soudain elle se lève et me dit :

— Croyez-vous à la transmigration des âmes? Avez-vous conscience d'une existence antérieure?

— Je crois, répondis-je, que j'ai été fleur des steppes et que les hommes m'ont bue

kummel, et que j'adoucissais leurs chagrins.

— Eh bien, moi j'ai été sainte Cécile, j'ai donné le concert aux anges, je suis l'incarnation de la musique !

— Du temps de sainte Cécile il n'y avait pas de piano, à peine si on se servait d'une toute petite harpe !

— Ah ! railleuse, fille du siècle impie, que me font ta harpe et ton piano ? Je suis la Musique même, te dis-je, une émanation de la divinité !

— Kath, vous êtes belle ainsi ! Jouez-moi le prélude des anges.

Elle s'assit ou plutôt s'affaissa devant son piano et de sa main gauche fit vibrer quelques touches. L'inspiration ne venait pas... Elle essaya de lier deux ou trois phrases dont la mélodie n'avait rien de céleste, et tout à coup se dressant toute pourpre, dans un état de colère qui était presque de la rage, elle saisit une houssine posée à sa portée sur un meuble et en cingla violemment la caisse du

piano. Elle lui parla comme si elle se fût adressée à un être animé :

— Piano maudit! criait-elle, ne peux-tu te mettre à l'unisson de mon âme! Je t'ai payé quinze cents roubles, mais c'est pour m'obéir.

Je la pris dans mes bras, je la calmai. Elle tomba bientôt épuisée sur son divan, murmurant à mon oreille :

— Je suis punie, j'aime trop les anges!

III

RARETÉ DU RENARD BLEU

Cette petite scène tout intime entre un piano et deux femmes se passait dans la serre attenant au boudoir de Kath, ou plutôt dans sa chambre même, dont le boudoir n'était que la continuation.

Mon amie, dans ses *Souvenirs*, a pris la peine de décrire cet appartement.

« Mon appartement était une serre. Les meubles de ma chambre à coucher étaient capitonnés de renard bleu de Sibérie ; un ours blanc rembourré servait de lit de repos ou de chaise longue, des petits oursons faisaient l'office de poufs et de tabourets. »

La Cosaque, d'ailleurs sincère en toute chose, se laisse aller parfois à des exagérations qui ne font que trop comprendre son exubérante nature. Elle a des fougues de plume qui agrandissent, poétisent facilement tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle veut peindre.

Ainsi elle nous parle avec tranquillité de ses meubles « capitonnés de renard bleu » ! Mais, chère Kath, où auriez-vous trouvé tant de renard bleu ?

La pelisse de notre czar, toute en renard bleu, vaut cent vingt mille francs ; c'est la septième merveille du pays des fourrures.

La czarine, — que Dieu conserve ! — voyage avec un manteau composé de près de deux cents peaux de martres cousues ensemble ; cela vaut quatre vingt-douze mille francs.

Chère Kath, n'exagérons rien. Vos meubles n'étaient pas « capitonnés de renard bleu » ; ils étaient en ours noir d'Arkhangel. Le divan sur lequel vous vous êtes couchée après avoir corrigé d'importance votre piano était de bon ours bien chaud, et vous ne tardâtes pas à vous y endormir.

IV

PARLONS D'HELÈNE

En se réveillant, Kath me prit la main et me dit doucement :

— Tu sais, Sylvia, un des dix commandements de la musique de Bach défend les affections terrestres.

— Cela veut-il dire que nous ne devons plus nous aimer ?

— Au contraire. J'entends, par affection terrestre, les liens qui pourraient nous attacher à quelqu'un de ces êtres grossiers qui, entre eux, se donnent le nom d'hommes, se disent les maîtres de la femme, et qui ne sont à mes yeux que les plus vils des animaux. Qu'en dis-tu, Sylvia?

— Le comte Zorelli était vain et féroce, il m'aurait volontiers battue la nuit de mes noces ; tu as raison, Kath, j'ai horreur des hommes.

— Tu sais ce que mon époux m'a fait, à moi, jeune fille pure, enfant de la steppe, éprise d'art et d'harmonie idéale? A l'heure où, honteuse, humiliée de lui avoir appartenu, je voyais enfin se lever le jour pâle sur notre lit nuptial, qui n'avait été que le chevalet du martyre... ce brutal, ce rustre me signifia, pour son premier bonjour, qu'il ne voulait pas d'une femme artiste et que, si je m'obstinais au piano et voulais faire la rebelle, il avait tout le temps de s'amuser à me dompter!...

— Pauvre Kath! chère victime!

— Oui, ce furent ses propres paroles, la

postérité les connaîtra... Mais rappelle-toi comment je me suis vengée ! J'avais caché sous l'oreiller conjugal une cravache effilée, je la saisis et j'en frappais cette bouche déloyale de gentilhomme.

— Ah ! ma chère, ce n'était pas un gentilhomme. En France, un parvenu, un homme de rien n'oserait pas refuser un piano à sa femme le lendemain de ses noces, il apprendrait plutôt à en jouer lui-même pour lui plaire.

— Ma séparation enfin prononcée, je revins habiter l'Ukraine. Je t'ai connue, Sylvia, je t'aime, je t'ouvre mon cœur et tu seras ma seule affection terrestre.

— Et ta fille, Kath ? ton Hélène, née de cette horrible nuit ?

— Ma fille ? ah ! écoute ce que je vais te lire. C'est écrit sur des tablettes qui ne me quittent jamais. Ce petit carnet est le cimetière de mes pensées. Sache donc ce que j'ai souffert.

« Je regardais l'enfant qui était sur mes genoux, je regardais le Dniéper, et de terribles idées me traversaient la tête : il y avait

tant de promesses d'oubli dans la profondeur de ces flots bleus! J'y retournais tous les jours plus faible et moins irrésolue. Le Dniéper nous aurait bercées doucement dans la mort, et cette tombe humide ne valait-elle pas mieux que la vie? cette vie pouvait être encore fatale à ma fille! »

Je pris les mains de Kath, je l'embrassai sur les yeux.

— Aimons-nous, lui dis-je, aimons cette enfant.

— Oui, aimons Hélène : nous devons l'élever dans l'horreur de l'homme et des hommes.

V

LE MAITRE CHOPIN ENTRE EN SCÈNE

J'arrive à la période critique qui décida du sort de mon amie Kath, ou plutôt du sort de la Cosaque, puisqu'elle a tenu à se faire connaître sous ce nom.

Un soir elle m'envoya chercher pour me présenter un étranger que son médecin lui avait amené de la ville de Kiew.

Cet étranger, à l'œil atone, au parler nonchalant, n'avait rien dans son allure que de fort ordinaire. On eût dit un bon marchand de nos contrées, devenu bourgeois sur le tard et cherchant à faire oublier, par l'obséquiosité de sa tenue et l'insignifiance de sa personne, une origine des plus plébéiennes.

En entrant dans le salon de Kath, je me dis : « Ce bonhomme ne me rappelle rien ; est-ce pour ce visage terne que l'on m'a dérangée ? »

Notez qu'il avait neigé toute la journée, que la campagne était infestée de loups, et que ce n'était pas un temps à quitter sa chambre bien chaude, même pour obliger une amie intime.

Négligemment cet homme s'assit devant le piano et, sans demander la permission, fit résonner les touches du clavier. Nous levâmes la tête... Ce bourgeois était un artiste; dès les premières mesures il se transfigura, il jouait à percer l'âme... soudain il me parut beau ! Je me levai doucement et m'approchai pour le regarder. Entre les pâles bougies du

piano ses deux yeux rayonnaient, il jouait, il jouait encore. Kath aussi se leva.

— Qui êtes-vous? dit Kath.

— Oui, ajoutai-je et de quel droit avez-vous ce talent?

L'homme ne joua plus, son visage reprit son apparence placide; je retrouvai la physionomie du bourgeois et du bonhomme.

— Je suis, dit-il doucement, le directeur du Conservatoire de musique de Kiew.

Kath était énervée, elle avait des frissons, elle trépignait.

— Mon médecin!... cria-t-elle, je me sens défaillir.

Le docteur entra; pendant que l'étranger s'était assis au piano, il avait allumé une cigarette et s'était retiré dans le salon voisin.

— Docteur, dit Kath, vous m'avez trahie. Vous savez que les émotions peuvent me tuer et vous m'amenez un tentateur! J'ai la fièvre, prenez ma main. Et c'est vous qui m'aviez défendu de me livrer à trop de musique!...

— Mais, madame, ce que mon ami vient de jouer tout à l'heure, est-ce donc de la

musique ? n'est-ce pas plutôt l'idéal ? En écoutant cette page de génie, ne vous êtes-vous pas senti pousser des ailes ? N'étiez-vous pas guérie ?

— Oui, dis-je, le ciel s'était ouvert.

L'étranger souriait, il voulut bien s'expliquer.

— Mesdames, je vous ai joué un prélude de Chopin.

Chopin ! du Chopin, dans ces steppes, au bord du Dniéper, « moiré d'argent ! » — et encore du Chopin joué par un véritable artiste, par un exécutant qui apporte son génie personnel pour collaborer à l'œuvre du maître.

Chopin ! ce nom magique avait déjà surexcité la Cosaque, — et moi j'étais enthousiasmée.

L'étranger joua une seconde fois le prélude, il fit passer toute son âme dans son jeu fin et voluptueux, je me sentis enlevée loin, bien loin de la terre. Kath ne murmurait qu'un mot : « Sublime ! »

Qu'était ce *Prélude*? La Cosaque l'a raconté mieux que je ne saurais faire.

« Chopin, dit-elle, s'était trouvé au fond

d'un grand lac où des gouttes d'eau lui tombaient pesantes sur la poitrine, il avait fait de grands efforts pour remonter et rejoindre celle qu'il aimait, les gouttes d'eau devenaient plus lourdes, elles le suffoquaient et il s'évanouit. »

Chopin, dans son prélude, a imité l'harmonie de l'eau. « Un rythme étrange, dit la Cosaque, me fit dresser l'oreille ; des gouttes d'eau tombaient sourdes, lugubres, entrecoupant un chant navré... les gouttes d'eau continuaient de tomber pesantes, monotones. Elles me suffoquaient... mais tout à coup ces gouttes ne tombaient plus que de distance en distance, elles mouraient paresseusement... »

Moi aussi j'étais sous le charme, j'entendais l'onde, je voyais l'abîme, mais je ne perdis pas connaissance comme mon amie Kath.

Une fois débarrassée de l'oppression étrange produite en moi par le prélude de Chopin, j'essayai d'analyser ma sensation, de disséquer ma jouissance et aussi ma douleur.

Ces gouttes d'eau ne tardèrent pas à me paraître le jeu forcé d'une imagination malade

Voici, me dis-je, un artiste sublime qui se trouve en proie à un cauchemar : il se croit tombé au fond d'un grand lac, et sous cette énorme masse d'eau qui l'entoure de tous côtés, il sent les gouttes tomber pesantes sur sa poitrine. Comment ces gouttes traverseraient-elles l'onde elle-même, comment s'en détacheraient-elles pour tomber pesantes sur la poitrine d'un homme déjà enveloppée d'une eau profonde? Il se sent suffoqué par ces gouttes, mais il était déjà asphyxié, noyé, perdu, — et ce naufragé n'est qu'un illuminé.

Quoi! est-ce ainsi que l'on prend le cœur des femmes, et ces puérilités maladives deviendraient-elles le texte de nombreuses thèses sur l'affinité des âmes? La grande musique n'est pas cela; comme tous les nobles arts, elle ne doit s'inspirer que des plus nobles vérités.

La musique des pianistes ne serait donc qu'un trompe-nerfs! Ils ont, du reste, des ressources admirables, ces pianistes! et quand l'artiste est intelligent, maître à son heure de ses effets, il n'en est que plus dangereux.

Je voulus réagir contre cette surprise de mon âme par la mise en scène du piano. Je ne consentis pas à me livrer, moi femme, à l'halluciné Chopin, même traduit par un véritable artiste.

Que serait-ce, me dis-je, si j'avais entendu Chopin lui-même?

Quant à Kath, elle en voulait encore, toujours.

VI

UN DIRECTEUR MODÉRÉ

Le Conservatoire de musique de Kiew n'avait rien de fastueux, on n'y donnait dans ce temps-là aucun concert ; dans les salles meublées de bancs de bois et de modestes pupitres avaient seuls accès les élèves de la bourgeoisie dont les parents pouvaient payer une médiocre rétribution.

Le directeur se dévouait à cette œuvre et il formait de bons élèves. Nous autres jeunes femmes de l'aristocratie, qui vivions tout à fait en dehors des habitudes bourgeoises, nous ne connaissions que par ouï-dire ce conservatoire digne pourtant d'être encouragé. Je me rappelle qu'on était venu plusieurs fois réclamer ma contribution, mais je l'avais fait remettre par mon intendant, et le directeur n'était jamais entré dans mon salon.

Du reste, depuis la mort de mon noble époux, je ne recevais personne. Je vivais dans la solitude avec des livres français, des journaux français et des fleurs de tous les climats. Ma seule amitié était Kath, cette Cosaque irritable et nerveuse, qui était toujours pour moi un sujet d'étonnement et d'étude.

Je voulus me mettre à aimer la musique; je pris des leçons du directeur. Je lui fis rejouer son Chopin à tête reposée, je l'examinai cette fois, de très-près, pendant qu'il exécutait son prélude. Sa bonne figure bourgeoise ne bougea pas, je ne revis plus cette physionomie enfiévrée, ces yeux roulants, ces lèvres

ardentes que le génie avait semblé animer un moment, lorsqu'il nous avait fait connaître pour la première fois le divin morceau dans le salon de la Cosaque.

Je lui exprimai mon étonnement de sa tranquillité.

— Mon Dieu, madame, me dit-il avec bon sens, la musique de Chopin a besoin d'une certaine mise en scène, d'un certain décor. Pour perdre les âmes il faut un peu les subjuguer. Ces contorsions du visage, ces jeux de physionomie égarée, ces mouvements de tête qui appellent l'inspiration, ces crispations des bras qui semblent dompt r l'instrument, tout cela ajoute à l'effet que désire produire l'exécutant et contribue à son succès. C'est du métier, mais du métier loyal et même nécessaire. Est-ce que le comédien qui vous fait pleurer dans Othello ne doit pas pleurer lui-même? Si je joue les préludes de Chopin, je dois, pour enlever mon public, me grimer comme se grimait la Malibran en venant chanter la romance du Saule... C'est un malheur pour les pianistes qu'ils se trouvent mêlés au

monde ; ils devraient avoir leurs coulisses. On les voit de trop près, dans la familiarité de l'appartement, et on n'admet pas qu'ils puissent être autrement que sublimes.

— Ainsi, monsieur, lui dis-je, profondément reconnaissante de son accent de vérité, vous étiez comme grimé l'autre soir, vous jouiez une comédie quand vous avez fait évanouir mon amie en exécutant le fameux prélude de Chopin; je vous ai cru pourtant inspiré, surmené même par l'inspiration.

— J'ai joué ce morceau deux cents fois. Je le trouve adorable, enivrant. Mais pour moi la chute au fond du lac, les gouttes d'eau, rien de tout cela n'est arrivé. Je suis tout fier quand je peux, par ma manière de jouer, par mon talent (si vous voulez bien m'en accorder), vous transporter, mesdames, dans l'idéal, dans le septième ciel rêvé par Chopin, mais moi je ne perds pas de vue mon clavier, et si vous me permettez un mot de théâtre, « je me fais une tête » pour le prélude.

Je tendis ma main à ce galant directeur du conservatoire de Kiew.

— Merci, monsieur, je ne regrette pas mes illusions, je vous estime Ne joue pas la comédie qui veut ; et c'est un grand art que de savoir faire naître l'idée d'amour, et surtout faire pleurer. Mais n'allez pas désillusionner mon amie ; laissez-lui la douce folie du Chopin : il est des folies avec lesquelles il fait bon vivre.

— Je n'aurais garde, madame. Votre amie est ma meilleure élève, elle est ce que nous appelons — convaincue, et je la crois appelée à la plus haute destinée musicale que puisse rêver une jeune femme qui en est là avec Chopin.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle gravira le plus haut sommet de l'art ; elle communiquera avec le maître des maîtres; je crois pouvoir prédire qu'elle sera digne avant peu de temps de comprendre et de jouer l'émouvante musique des deux mondes, les oratorios du prince de Konitz !

VII

LE PRINCE DE KONITZ

Qu'est-ce que le prince de Konitz?

Dans le ciel musical, si Chopin est une étoile de première grandeur, le prince de Konitz est toute une constellation.

Et ne croyez pas que le prince soit un simple pianiste, un vulgaire pianiste.

Il est compositeur et pianiste, pianiste-compositeur.

Il a composé des choses énormes qui ont bouleversé des familles, ébranlé des trônes, changé des dynasties.

Ce qu'il compose est comme une manne tombée du ciel qui désaltère les peuples.

Aussi est-il aimé, caressé, choyé, respecté, vénéré comme un envoyé de Dieu sur la terre.

Tant de femmes se sont données à lui qu'il en pourrait tresser une couronne qui ferait le tour de toutes les alcôves où il a daigné se reposer.

Les hommes le traitent comme un être surnaturel.

A peine paraît-il dans un centre de population que sa calèche est dételée ; une foule immense le traîne en triomphe jusqu'au plus beau palais de la ville.

Une fois, le bourgmestre d'une cité en délire lui a remis sur un plat d'argent les clefs de la citadelle qui s'était rendue autrefois à Charles-Quint.

Les souverains s'arrachent cet homme qui

par ses conceptions grandioses leur fait oublier les soucis du trône.

On l'a fait chevalier, on l'a fait baron, on l'a fait comte, on l'a fait marquis, maintenant il est prince !

Il aurait été vicomte s'il l'avait voulu.

Le prince a reçu tous les cadeaux que la flatterie, l'enthousiasme, l'orgueil peuvent inventer pour se faire bien venir des puissants de la terre.

Chaque partie de ses vêtements a été brodée par une comtesse ou une marquise; son heiduque lui présente chaque matin avec son chocolat triple-vanille plus de cent billets parfumés apportés par des femmes de chambre.

Quelquefois il fait entrer les femmes de chambre, mais il ne répond jamais aux billets.

Enfin, il a une principauté dans la Cisleithanie, il est décoré de vingt-neuf ordres civils et de trois militaires; il a reçu des médailles, des sabres, des éperons d'honneur.

Dans les rues de Prague, on vend une photographie de lui en habit de général.

VIII

HISTOIRE DU TIGRE

La Cosaque raconte qu'elle avait un tigre, « cadeau de Jules Gérard. »

Ce tigre était, dit-elle, une bête intelligente et douce qu'elle promenait en voiture sans chaîne, ni collier.

Le gouverneur de Kiew l'avait priée sage-

ment de ne point sortir dans cette compagnie.

Un jour qu'elle traversait le Jardin public, ce tigre s'échappa de la voiture et mordit violemment le directeur du Conservatoire de Kiew, qui s'approchait de la calèche pour saluer son élève.

Cette morsure (la cuisse avait été entamée) s'envenima pendant les chaleurs de l'été, et le directeur succomba à la gangrène.

Ce fut un grand désespoir dans la ville, où l'artiste était aimé et avait de bonnes alliances dans la bourgeoisie. On voulut faire un mauvais parti à mon amie la Cosaque. Le gouverneur adressa une plainte contre elle à Saint-Pétersbourg.

Des agents de police vinrent avec un ordre en règle pour s'emparer du tigre et l'abattre dans un fossé de la route.

Que fit mon indomptable amie? Elle se barricada et soutint un siége de trois heures : elle ne voulait pas livrer son tigre.

— Vous ne l'aurez pas vivant ! criait-elle au chef de la police.

Elle fit comme elle avait dit; elle déchargea elle-même six coups d'un revolver de fort calibre dans la tête de son tigre, et elle garda la peau pour s'en faire un oreiller.

Noble comme elle était, on n'osa pas l'arrêter sans un rescrit impérial. Le gouverneur aima mieux se débarrasser de cette affaire en écrivant aux ministres que la dame était un peu folle.

Cependant elle partit pour Vienne, pensant que dans le temps de son absence on étoufferait la chose. En effet, il n'en fut plus question.

Une belle plaque de marbre noir raconte, dans la cour du conservatoire de Kiew, la mort lamentable du directeur; et deux vers latins ajoutés à son épitaphe recommandent aux élèves de ne jamais s'approcher des tigres, même apprivoisés.

Une ordonnance de police interdit de promener des fauves, enchaînés ou non, dans l'intérieur de la ville.

On comprend que la Cosaque n'ait pas voulu dire la vérité sur cette affaire; son

imprudence et sa forfanterie avaient causé la mort d'un vénérable directeur de conservatoire, d'un pianiste qui n'était pas sans intelligence et sans talent.

On ne supprime pas ainsi un pianiste sans en répondre devant Dieu et devant les hommes.

La Cosaque a reculé devant cette responsabilité publique. Elle a préféré raconter qu'elle s'était brouillée avec le directeur, parce qu'il était jaloux de la supériorité du prince de Konitz; qu'ils avaient eu une vive querelle au sujet du prince et qu'ils ne s'étaient jamais revus.

Elle lui aurait dit « qu'il était bassement jaloux », et il aurait répliqué « qu'il la trouvait malheureusement ingrate ».

Comme il y a un fond de vérité dans ces reproches et dans cette appréciation mutuelle, la querelle dont parle la Cosaque peut très-bien avoir eu lieu ; mais le tigre qui partageait l'ingratitude de sa maîtresse n'en a pas moins mordu cruellement le pauvre directeur qui en est mort.

La Cosaque, après deux mois de séjour à Vienne, ne trouvant pas qu'il fût prudent de revenir dans son pays, me demanda, dans une série de lettres des plus passionnées, de venir la rejoindre.

« Enfin, je suis née à la musique, m'écrivait-elle. J'ai entendu exécuter un des plus beaux poëmes du prince de Konitz... A la première audition de ce poëme intitulé : *Ce qu'on entend sur les cimes*, j'ai eu comme une révélation de moi-même. »

Elle n'a pas craint de faire dans ses *Souvenirs* cet aveu qui met sa nature à vif :

« J'ai eu de tout temps une passion pour les outrances. Celles-ci me prirent tout entière. »

Je jugeai ma jeune amie bien malade, je partis pour Vienne.

En sortant de Kiew, au détour de la route, je fis arrêter ma voiture de voyage près de l'entrée du cimetière. J'allai mettre un bouquet de roses fraîches sur la tombe de mon

cher maître et j'écrivis à côté de son nom sur la pierre déjà verdie :

Je t'envie, parce que tu reposes.

Sur cette pensée, qui n'était autre que celle de Luther dans le cimetière de Worms :

Invideo quia quiescunt,

le prince de Konitz a écrit d'admirables pages, tout un poëme, grand comme l'idée qui l'inspirait alors, grand comme l'idée de la mort.

IX

ENTRE VIENNE ET VENISE

Lorsque j'arrivai à Vienne, mon amie n'y était déjà plus.

Mais elle avait laissé un mot pour moi, au palais de mon cousin, le baron de Roosendall (un parent du côté maternel), qui depuis longtemps m'avait offert l'hospitalité de la famille.

Dans sa lettre mon amie me disait : « Je suis

enivrée, folle. Ici on joue sa musique tous les jours, partout, chez les pauvres comme chez les riches. On l'adore. Cet homme doit être un dieu. Pourquoi a-t-il consenti à être prince ? Il faut que je le voie, que je l'entende, dût son rayon me foudroyer sur place ! Ecris-moi à Venise, hôtel de la Ville. »

En effet, le prince de Konitz était à Venise ; il s'était retiré chez des Arméniens qui lui avaient ouvert leur maison, pour la plus grande gloire de Dieu.

Le prince, cependant, avait gardé sa liberté chez les Pères Arméniens.

Il sortait, il voyait le monde. Il donnait quelques conseils, il ramenait des âmes. Des femmes, des jeunes gens entrés chez lui tout en larmes en sortaient consolés. La musique pour lui était un apaisement ; il y exhortait les inquiets et les blessés.

Il faisait de nombreux prosélytes, il distribuait ses accents comme le divin Maître avait distribué sa parole. Nul doute que sa musique ne devînt la religion de l'avenir.

Cependant j'avais des doutes. L'exaltation

de mon amie Kath était pour moi une source de tourments. Je pressentais que son imagination ardente allait être mise à une rude épreuve.

Approcher du prince de Konitz, l'entendre jouer lui-même, affronter pour ainsi dire ce génie face à face, c'était plus que de la témérité, c'était peut-être une question de vie ou de mort pour l'âme profondément endolorie de la noble Cosaque ! Il y a des génies implacables qui font mourir.

Je résolus de m'employer à la sauver.

Je ne pouvais cependant partir pour Venise au gré de son caprice.

Je consacrai trois semaines à ma famille allemande ; je fréquentai les théâtres, les salons de Vienne. Venant du fond de la Russie, je me trouvai heureusement dépaysée ; je vis que j'aimais les fruits de la civilisation, et que je ne perdrais jamais le fond d'amour pour le plaisir qui distingue l'aimable race française.

Je suis une Montalban et une Parisienne. A trois générations de distance, j'aime le

monde et ses frivolités comme a dû les aimer mon grand-père le marquis de Montalban.

Je m'amusais donc à Vienne et j'oubliais un peu mon amie intime, qui du reste avait cessé de m'écrire, lorsque je reçus de Paris des renseignements sur la jeunesse du prince de Konitz, — qui est né comme l'on sait à Paris même, où il est question de lui élever une statue dans la grande cour du Conservatoire.

Ces renseignements, je ne me souvenais déjà plus que je les avais demandés, dans un intérêt de curiosité amicale, pour ma chère amie Kath. La voyant lancée aux abîmes, je voulais qu'elle connût la jeunesse du dieu devant lequel elle allait se prosterner.

On me répondait à trois semaines d'intervalle — et je m'empressai de communiquer cette réponse à la Cosaque à Venise; il va sans dire qu'elle m'était fournie par un pianiste.

X

LE PIANISTE A CHARGE D'AMES

Madame,

Je suis élève de Z...., qui lui-même avait travaillé avec François-Xavier, avant que cet illustre maestro ne fût élevé à la dignité de prince.

Dans ce temps-là on ne disait pas : « être élève de tel maître », on disait : « travailler avec tel maître ». Cette expression est plus convenable. Vous comprendrez qu'un homme comme le prince de Konitz ne donne pas de leçons, ne fait pas des élèves ; il veut bien consentir à ce qu'on vienne *travailler* avec lui certains jours ; il cause, démontre, élucide certaines questions, — il y a là une nuance.

De même je dois vous mettre en garde contre une locution qui revient quelquefois dans votre demande d'informations.

Vous dites, par exemple : « Un tel qui tenait le piano... » ou « le piano était tenu par un tel... » Croyez bien qu'un pianiste, un artiste digne de ce nom, ne *tient le piano* pour personne, pas même pour lui, quand il compose dans son *studio*. « Tenir le piano » est une expression de domestique, même peu convenable. Cela a quelque chose d'offensant pour l'artiste ; on dirait qu'on l'a invité pour tenir le piano, comme on tient un plateau à rafraîchissements. Il n'y a plus que les petites gens

et les écrivains sans usage qui se servent de cette tournure de phrase.

La vérité, madame, est que c'est le piano qui tient le pianiste, qui l'enlève, le transporte aux yeux de la foule, s'empare pour ainsi dire de tout son être, et ne le lâche que quand il a accompli sa mission, pantelant et transfiguré.

François-Xavier porte un nom des plus plébéiens. Sa naissance est obscure, il n'en a eu que plus de mérite à sortir de la foule. Tout jeune, il a porté le poids de la gloire. Les hommes se découvraient devant lui, les femmes déposaient sur son front pur des baisers qui auraient voulu être maternels, mais qui s'adressaient déjà au bel adolescent plein de promesses.

C'était à la noble époque de la Restauration. Le faubourg Saint-Germain donnait des fêtes où l'on s'arrachait le petit pianiste. Pas une duchesse qui ne voulût être sa fée ou sa marraine. C'était, en un mot, un prodige.

On a connu des « prodiges » en mathématiques. Le pâtre Mondheux était un calcula-

teur d'instinct. François-Xavier, lui, avait l'instinct du grand art. Il ne groupait pas seulement des notes comme Mondheux groupait des chiffres, il y mettait l'âme et l'accent. Avant que son petit cœur n'eût commencé de battre, il faisait déjà battre les cœurs blasés et flétris. Il était né avec une puissance de conception et d'assimilation céleste qui devait le placer bien au-dessus des mortels.

François-Xavier eût été le prophète, le « vates » surhumain des temps moins incrédules que les nôtres. Aujourd'hui, on n'a le respect de rien. Qu'est-ce que la foi ? Ce n'est plus qu'un mot qui s'est réfugié dans le dictionnaire.

Les âmes sont vides. François-Xavier n'est qu'un pianiste pour le vulgaire ; — pour ceux qui ne sont pas du vil troupeau, c'est un Isaïe sur les cimes, c'est le clairon divin !

Jusqu'à l'âge de quinze ans le jeune François fut sage et vertueux, il venait chaque jour prier dans quelque église, il offrait à Dieu ses premières couronnes ; il disait tenir de lui seul sa gloire naissante. La petite

étincelle de génie qu'il sentait s'allumer en lui, il venait la rapporter au divin foyer. Dieu le bénit ; il grandit en science, en inspiration ; il fut un artiste consommé à l'âge où les autres élèves ne font que bégayer leurs premières leçons.

Ce fut l'amour, — l'amour terrestre, — qui perdit ce génie déjà incomparable. Les filles des hommes s'emparèrent de son cœur et de ses sens. Il se donna à elles tout entier, il fut le jouet de leurs petites passions, de leurs frivolités, de leur paresse énervante. Il passait des bras de l'une aux bras de l'autre, enivré de volupté trompeuse, amolli, alangui...

Un poète, très-renommé dans les salons des ministres de 1829, un protégé de M. de Guernon-Ranville et de l'auteur d'*Ourika,* écrivit sur lui ces vers :

En vain tu te tais, jeune homme amoureux !
Tes grands yeux cernés, ta démarche lente,
Ta joue empourprée et ta voix absente,
Va, tout nous apprend que tu fus heureux...

Car, pour se venger d'une folle ivresse,
Quand de l'une à l'autre il ouvre ses bras,
Brune et blonde ont dit : « Enfant, tu mourras,
« Tu mourras d'amour, sous une caresse ! »

Ce fut, dit-on, la séduisante et insatiable Nélida qui parvint à accaparer François-Xavier. Elle l'eut tout entier pour elle seule pendant près de deux hivers. On ne sut à Paris ce qu'il était devenu ; elle lui défendait, même d'écrire à ses amis.

Pauvre adolescent de génie! apprenez quelle était sa vie au château de Nélida :

Le matin, pendue à son bras, elle lui faisait les honneurs de son parterre, elle cueillait la plus belle de ses roses pour la lui offrir.

Après un déjeuner frugal, car elle avait remarqué que les excès de table ôtent à l'homme la moitié de son prestige, elle le tenait deux heures à son piano, le forçant à composer des sonates qui auraient ravi les anges, et qu'elle se dédiait sans mot dire.

Une sieste voluptueuse remplissait les chaudes heures du jour.

Puis venait le petit dîner intime : l'entrée de poisson avec un seul verre de vin fin, la tranche de viande succulente et deux ou trois entremets sucrés. Le café et les cigarettes partagées, et quelques doux propos prolongeaient le dessert

Le soir, dans les bois où la lune envoie son rayon furtif, ils erraient enlacés.

Elle lui disait : « Tu es le plus grand génie des temps présents, et les siècles écoulés n'ont pas vu un plus noble front que le tien. »

Il lui disait : « Tu es la plus belle, la plus enivrante des femmes. Tu as la grâce des lis, la carnation des roses et la chair savoureuse du fruit défendu... »

XI

SUITE DES RENSEIGNEMENTS. — L'AMOUR DE NÉLIDA

Ainsi ils s'aimaient, — mais un jour, jour à jamais perfide! le jeune et déjà célèbre Bernheim, le doux pianiste à l'âme tendre, aux élans passionnés, vint se faire entendre de Nélida, — il avait été amené par quelque jaloux qui guettait leur bonheur.

4

Il y eut ce soir-là, dans le salon de Nélida, lutte entre les deux compositeurs de génie.

François-Xavier, mille fois supérieur, fut vertigineux.

Bernheim ne fut que sublime.

Après deux ou trois passes des plus émouvantes, Bernheim évanoui se laissa tomber sur le tapis. Son rival, sans prendre garde à sa chute, ou plutôt profitant de ce qu'il avait mordu la poussière, éclata soudain dans le plus divin des préludes. Bernheim faisait entendre à ses pieds un râle sourd, mais qu'importe ! François effaré jouait toujours... l'inspiration l'enlevait plus haut dans les cieux...

Nélida et ses femmes, qui s'étaient précipitées pour porter secours à Bernheim, ne purent arriver jusqu'à son corps. Fascinées par les accents du divin pianiste, elles n'eurent d'yeux, elles n'eurent d'oreilles que pour lui... elles buvaient sa mélodie, et Bernheim se mourait toujours.

François-Xavier, vaincu par son génie, s'évanouit bientôt à son tour. Toute son âme avait passé dans ce chant inénarrable...

Quand il se réveilla, il était couché dans une des mansardes du château. Il reconnut la chambre de l'un des secrétaires de Nélida (car elle avait plusieurs secrétaires).

Il eut à peine la force de sonner. Un domestique qu'il voyait pour la première fois se présenta à son chevet.

— Qu'est-ce? que fais-je ici? Qu'on aille chercher madame la vicomtesse!

— Madame la vicomtesse est enfermée avec le nouveau pianiste, celui qui est arrivé hier soir, et elle a défendu d'entrer dans l'appartement avant qu'elle n'ait sonné.

— Par le ciel qui m'éclaire! il me semble, drôle, que tu me railles. C'est bien. Sors.

Le malheureux jeune homme se revêtit à la hâte de ses habits encore moites de la sueur de l'inspiration de la veille, et il entra résolûment dans le boudoir de la vicomtesse.

Quel spectacle frappa ses yeux!

Nélida tenait sur ses genoux et caressait la tête du doux Bernheim, comme Marie Tudor caressait la blonde tête de Fabiani.

Un tremblement nerveux s'empara du pia-

niste trahi ; il ne pouvait articuler une parole devant un tel affront.

Elle, elle leva ses grands yeux sur lui, sans s'émouvoir, sans paraître même étonnée.

— Tu sais, ami, dit-elle, tu sais, je l'aime. Comment cette passion est-elle venue ? peu importe. Je l'aime.

François-Xavier le noble artiste, celui qui devait être plus tard le glorieux prince de Konitz, se sentit vaincu par la douleur, il étouffait. Ses sanglots éclatèrent.

— Pauvre ange ! dit Nélida, tu pleures ! tu m'aimais, toi aussi !... Mais pourquoi t'es-tu si bien évanoui hier soir au piano ? Ton ami, cette belle tête que tu vois là sur mon sein, ah !... ne l'as-tu pas deviné ? et qui oserait lui en faire un reproche ? eh bien, quand tu as été relevé par mes femmes et couché dans la chambre qui maintenant sera la tienne, il m'est apparu rayonnant de gloire et de santé !...

Nélida, la cruelle, jouait avec les cheveux bouclés de son nouvel amant ; elle tressait de

ses mains fines quelques nattes ondulées... Lui, Bernheim, souriait.

— Ah ! femme, horrible femme ! cria le jeune maître blessé à mort, toi plus perfide que l'onde ! je t'avais donné ma vie, je t'avais ouvert mon cœur !... et ce bonheur d'hier, en une nuit devenu cendres !

— Petit, pourquoi te fâcher ? vois, je suis douce, moi... il me dédiera le prélude que je lui ai inspiré hier, avant que tu ne t'évanouisses si mal à propos. J'ai remarqué que depuis quelque temps tu étais fatigué, nerveux. J'aperçois comme des lacunes dans ton génie. Il faut te retremper aux grandes sources. Va, petit.

Ainsi la vicomtesse Nélida congédia le malheureux François-Xavier.

Le soir même, il quitta le château, mais après avoir fait un serment terrible : il jura qu'il se vengerait de l'infâme trahison de Nélida sur toutes les femmes belles, jeunes, élégantes, riches, qu'il rencontrerait sur sa route, pendant sa vie d'artiste.

Il a bien tenu sa parole. Depuis quarante

ans, les femmes ont été pour lui comme un immense parterre dont il abat les plus belles têtes de fleurs; il ne s'abandonne plus à son génie que pour plaire aux femmes et les trahir à son tour; il n'a accepté tous les bénéfices de la gloire, les honneurs, les titres, les décorations que pour les éblouir, les attirer et les punir.

Il a dit que s'il acceptait d'être prince, c'est parce qu'une seule femme, aussi vaniteuse qu'elle était belle, avait résisté à son génie, mais ne résisterait pas à son titre de prince.

Toutes ses admirables compositions, son œuvre entier a été écrit et joué pour les femmes, inspiré par les femmes. Même sa musique religieuse s'adresse à elles, il veut que dans le temple elles se détournent de Dieu pour penser à lui.

Malheur donc aux femmes qui se trouvent innocemment sur son passage! et s'il en est une assez infortunée, assez maudite pour courir à ce génie fascinateur, pour lui ouvrir son âme, pour s'abandonner à lui, pour lui demander l'amour qui est le secret du ciel,

ah! trois fois malheur à cette créature! Elle ne rencontrera que la ruine de toute illusion, la honte du cœur broyé et humilié; — et pour elle l'enfer commencera dès ce monde.

Veillez sur votre amie, madame, — peut-être est-il déjà trop tard pour la sauver.

XII

SUITE DES RENSEIGNEMENTS. — LES GRANDS HOMMES ONT LEUR PHYLLOXERA

Post-Scriptum.

Puisque vous habitez Vienne, où le prince a passé le plus beau temps de sa jeunesse, il faut que vous sachiez, madame, que ce grand homme a la faiblesse de traîner dans son ombre deux caudataires que personne ne veut

voir et qui ont peu à peu fait le vide autour de sa personne ; et pourtant c'est dans cette capitale de Vienne que son école a produit autrefois son plein rayonnement.

Ces êtres sont deux types bien connus sur le pavé musical de Vienne.

L'un s'appelle le Gueux et l'autre le Cuistre.

Le Gueux est aussi répugnant au physique qu'au moral. Il est sale, cynique, mal appris. Il est atteint d'une maladie terrible, la jalousie noire. Du reste, aucun fonds, aucune étude; ignorant, ignare. Un cancre. Il a essayé de se faire la main dans tous les genres de compositions où son maître a brillé, il prétend même l'avoir dépassé; mais comme il a l'esprit revêche et de style pas l'ombre, il n'a récolté dans sa carrière que des trognons de pommes et des clefs forées dont il montre la collection avec ivresse à quelques croquants qu'il persécute pour crier : « Est-ce assez réussi! »

Le curieux, c'est que le Gueux a la prétention d'être un fantaisiste, et rien n'est plus lourd que cet animal ; quand la muse provoquante vient le visiter, elle le trouve assis à un

bureau d'acajou avec des manches de lustrine verte. Hargneux, fort mauvais coucheur, sans foi aucune, c'est un pingre qui vit sur un œuf et sait se faire un boursicot avec le travail des petits clercs ; — aussi est-il détesté et le tient-on à l'écart de toutes les bonnes parties. Présentement il a pour profession d'alimenter de rengaines patriotiques les orgues des faubourgs.

Le Cuistre a cherché pendant le temps de sa jeunesse une vigne dont il fût le phylloxera. C'est un être souterrain et visqueux qui fait son chemin dans les plates-bandes des autres. Il a débuté par copier de la musique chez le robuste ténor Alessandri, qui n'a pas eu à se louer de sa manière, et il a dû chercher une condition meilleure. Il est entré chez le grand homme avec son petit encensoir de poche, et il n'a pas perdu son temps. On l'a vu pendant des hivers faire avancer les voitures et garder les parapluies ; maintenant il aspire à garder les manuscrits. C'est une figure chafouine avec les cheveux gras; il sert son maître comme il pourrait servir la messe. Ce cafard

a sa tirade toute prête pour le dénoûment :

« La musique est à moi, je le ferai connaître. »

Comment le prince de Konitz, comment cet homme si supérieur aux autres hommes, comment ce compositeur d'un génie si ferme et si résolu a-t-il pu se laisser enguirlander par ces affreux bonshommes, les fruits secs de son école, lorsque tant d'autres, les Albertus, les Paul-Victor s'étaient dévoués à lui et perpétuent sa gloire par leurs succès ? Mystère d'une âme sublime et solitaire, peu accessible à la confiance, à l'indulgente fraternité, à l'amitié vraie...

Heureusement pour vous, madame, ces deux acolytes ne l'ont pas suivi jusqu'à Venise; vous ne verrez que le signor Samuele, espèce de bouffon quelque peu ruffian, qui a obtenu l'autorisation de rester à son service chez les Pères Arméniens de l'île Saint-Lazare.

XIII

QUARANTE-HUIT HEURES A VÉRONE

J'avais une grande calèche de voyage, je l'armai en guerre : cinq chevaux, deux postillons furent commandés pour minuit, à la sortie de l'Opéra de Vienne.

Mes fourriers me précédaient de six heures pour faire préparer les logements et les temps de repos.

Je n'avais avec moi qu'une femme de chambre de confiance et un petit page qui dormait sur la banquette de devant.

J'emportais douze malles remplies de chiffons et de robes de bal, de linge exquis, de vêtements pour se déshabiller, car, lorsqu'on va pour sauver une amie, on ne saurait prendre trop de précautions.

J'étais en toilette d'opéra quand je montai dans la berline, avec Nazette, ma caméristе, et Roland, mon petit page.

Nazette m'enveloppa dans mes fourrures, — cette fois du vrai renard bleu, — et nous traversâmes sans rencontrer aucun brigand les Alpes tyroliennes. Nous aperçûmes quelques chasseurs avec la plume de coq sur l'oreille; j'en fis approcher un de ma portière, pendant un court relai, et je lui dis que j'avais grande envie de manger de l'élan, dont la chair savoureuse est partout vantée. Ce sauvage me répondit qu'il ne connaissait pas l'élan ; il m'offrit quelques petits poissons qui sont la renommée d'un grand lac morose que l'on côtoie sur la route d'Inspruck. Je m'aper-

çus alors que ce chasseur n'était qu'un pêcheur et je le méprisai.

D'Inspruck à Vérone, je fus très-contente de moi : je pris une détermination.

J'avais lu et relu dix fois, malgré le cahotement de la voiture, les aventures du jeune François-Xavier. Son amour avec Nélida, le serment qui en avait été la suite m'impressionnaient fortement, je dois l'avouer.

Je me disais : Voilà un homme dangereux, mais il est vieux, il est laid. Mon amie saura bien se tirer d'affaire toute seule : il a, dit-on, le génie fascinateur, et elle est folle de sa musique: Eh bien, qu'elle achète sa musique et qu'elle se la fasse jouer par un jeune homme aux regards tendres!...

Ma mauvaise foi ici était évidente, car personne ne peut jouer les compositions du prince de Konitz, que le prince de Konitz lui-même, et c'est par la profondeur et l'éclat velouté de son jeu qu'il sait parfaitement s'introduire dans les âmes.

Je pris la détermination de voir le monstre moi-même, de lui tenir tête et, si je ne pouvais

sauver mon amie, de périr du moins avec elle.

A Vérone, pendant un repos de quarante-huit heures à l'*Albergo del Re di Francia*, je ne m'occupai que de la toilette que je ferais le jour où je pourrais enfin me présenter devant le prince.

Je voulus voir le tombeau de Roméo et Juliette, mais il paraît qu'il est en Angleterre. Les touristes anglais l'ont déménagé par petits morceaux.

XIV

VENISE ATTEND UN BARON HAUSSMANN

Je laissai ma berline à Padoue.

Depuis Byron, Venise n'a pas fait de grands progrès. On ne peut encore s'y promener en voiture.

Je n'aime pas beaucoup la gondole, si ce n'est la nuit, quand, derrière les rideaux bien tirés, on se laisse bercer en sortant d'une

représentation de *Faust* à la Fenice; on fredonne l'air des *Bijoux* et on songe à la diablerie de Méphistophélès.

On me débarqua sur les marches de l'hôtel de la Ville.

J'avais, — quelle erreur! — une petite robe de voyage très-simple; ma femme de chambre était habillée d'une jolie robe de soie noire qui lui serrait bien la taille; mon page avait une toque de velours bleu, un spencer aile de mouche et des jarretières à boucles d'argent.

On me prit tout de suite pour la domestique. Les gens de l'hôtel m'appelèrent : « Hé! la fille! » et saluèrent jusqu'à terre ma femme de chambre, parce qu'elle avait une robe de soie. Le podestat qui remontait dans sa gondole (pardon! *le syndic*, nouveau style) s'avisa même de dire en la regardant : « Bravo!... la jolie taille! »

Ce podestat ne portera pas ce mot-là en paradis.

— Allons! criai-je de façon à faire réfléchir ces Vénitiens de peu de goût, venez m'ha-

biller, Nazette, et une autre fois ne vous avisez pas de débarquer sans manteau.

Je ne pus encore me livrer à une trop riche toilette, car mon important bagage ne devait arriver que le lendemain.

Pendant que Nazette me coiffait, j'ouvris négligemment le tiroir de la toilette quelconque devant laquelle j'étais assise, et au lieu d'une épingle à cheveux que j'y cherchais, j'y trouvai une lettre commencée, — écrite, ma foi! d'une fort belle écriture.

Cette lettre était en français, ce qui me réjouit, car le patois des gondoliers et des facchini (qu'ils se permettent d'appeler un dialecte) m'ennuyait fort depuis la veille. Un peu de français fait toujours plaisir, surtout quand on vient de s'échapper de la Cosaquie.

Je lus, sans croire commettre une indiscrétion, le papier qu'un jeune Français (il devait être jeune) avait oublié dans ce tiroir d'auberge.

C'était une divagation sur Venise — *Venezia la bella!* — Hélas! il n'y a plus de vieilles idoles, même pour la jeunesse.

« Venise! Venise! tu sais, mon cher ami, si ce beau nom a fait battre mon cœur!

« Avons-nous aimé Venise, Venise la belle! Notre imagination d'enfant et de jeune homme a-t-elle été assez longtemps éveillée par toutes les merveilles, par toutes les féeries des poètes amoureux de Venise!

« Le Lido : — lord Byron, Alfred de Musset, George Sand!

« O poèmes! ô chansons! que de nuits pendant lesquelles nous n'avons cessé de te chanter à notre tour, reine de l'Adriatique, sans te connaître!

« Combien de fois dans nos songes nous avons promené sur ton canal merveilleux nos décevantes amours!

« Je ne t'avais jamais vue, ô Venise, qu'à travers le prisme de la poésie; j'ai voulu toucher mon rêve, j'ai voulu savourer ta beauté, ô déesse des mers, et te serrer dans mes bras comme la maîtresse idéale!

« Je suis parti le cœur plein de chimères...

« Je débarquai sur ce fameux port du Lido.

Le cheval de Byron ne frappait plus le sable de ses pieds poétiques; les larmes d'Alfred de Musset étaient séchées comme l'eau de mer, et l'ombre de George Sand avait depuis longtemps disparu.

« Des pêcheurs en caleçon rapiécé ne chantaient pas les vers de la *Jérusalem* du Tasse; pourquoi mentir, Chateaubriand?

« O mon rêve, tu trébuches déjà!

« Le soir je me promenai sur la place Saint-Marc. Je ne sais pas si les pigeons étaient couchés, mais je n'ai entendu aucun frémissement d'ailes.

« J'entrai au café Florian.

« Des marchands mal vêtus agitaient leur marché. Il n'y avait aucun poète. C'était une petite Bourse, un passage de l'Opéra avec le souffle salé de la brise.

« Je demandai à voir le lion de Saint-Marc, je caressai sa gueule de bronze. Rien de farouche. Ce lion parut bâiller, il n'y avait aucune dénonciation cachée dans ce bâillement. A peine un mauvais sonnet qu'un poète dalmate ne signerait pas.

« Et le Conseil des Dix!... Angelo, tyran de Padoue, ne crains plus rien, ô tyran!

« J'ai passé sur le Pont des Soupirs, aucune plainte n'est venue jusqu'à moi...

« Une chose restait intacte dans mon souvenir: c'était l'amour sur les lagunes, c'était la Vénitienne.

« J'avais dans ma poche le volume des *Confessions* de Jean-Jacques; et l'infirmité de cette courtisane qu'il a connue à Venise troublait encore mes esprits.

« Ah! me disais-je, dût sa beauté être complète, dût sa poitrine n'avoir rien de ridicule, je voudrais rencontrer... »

Ici se trouvait interrompue la lettre du voyageur qui m'avait précédée dans cette chambre. Je la remis dans le tiroir où je l'avais prise.

Nazette ne finissait pas de m'habiller.

— Allons! c'est bien, dis-je impatientée. Donnez-moi mon grand voile de dentelle et je piquerai moi-même ces deux roses dans mes cheveux.

— Le gondolier de Madame l'attend.

— Restez, je sortirai seule. Vous commanderez un souper pour deux personnes, ici, dans cette chambre. Vous préviendrez que je ne mange jamais que de la cuisine française.

Le gondolier jeta sa veste sous mes pieds pour me servir de tapis.

— A la Piazzetta !

Ma gondole fila doucement pendant quelques minutes sur la lagune endormie, je passai sous un horrible pont de fer et bientôt l'homme me déposa au bas des larges dalles de la Piazzetta.

Le jour tombait. Je m'étais croisée presque devant l'hôtel de la Ville avec une gondole dont les lanternes admirablement ciselées portaient l'écusson aux trois fleurs de lis du comte de Chambord.

Ces fleurs de lis me firent rêver. Je pensai à mon grand-père, aux Montalban, qui avaient pour devise : « Lys en fleur, âme en joie. »

Où est l'auberge de Candide, qui vit servir le souper des rois détrônés?

Le voyageur français a raison : Venise est lugubre. On dirait que l'eau de ses lagunes n'est qu'un amas de pleurs.

XV

JE DEVIENS MAUVAISE

Mais la Cosaque? Mon amie, ma bonne amie Kath! Comment mon premier soin n'avait-il pas été de la demander à l'hôtellerie de la Ville?

Je dois avouer ma faiblesse. Quelques femmes me comprendront.

Après les longues réflexions que j'avais eu

le temps de ressasser pendant le voyage de Vienne à Venise, il me sembla que mon amie était devenue beaucoup moins intéressante à mes yeux.

Parlons franchement. Le véritable but de mon voyage était maintenant le prince de Konitz.

Les confidences que j'avais reçues de Paris m'avaient intriguée au point de me passionner.

Je voulais voir cet homme, ce génie !... affronter le danger dont on me menaçait.

La Cosaque se présentait dès lors à moi comme un obstacle qu'il fallait franchir.

Avant de la sauver, je tenais un peu à me perdre, qui sait ?.... inconsciemment sans doute. Je n'avais jamais aimé. Je m'ennuyais. Mon cœur avait comme de petits bâillements qui se terminaient en soupirs. Je ne cherchais pas l'amour, je n'y croyais pas encore. Mais je demandais un remède contre l'ennui, contre le vague de mes jours; il me fallait une émotion et je sentais que cet homme allait me

la donner en me tourmentant, m'obsédant; je sentais que j'allais vivre enfin.

Quant à l'aimer, moi, jamais. Je n'avais pas idée qu'on pût aimer un homme laid, et surtout un homme vieux comme était le prince de Konitz. Je me figurais l'amour, s'il existait, sous les traits d'un jeune Androclès, ayant la puissance du lion et la grâce d'un vainqueur.

Que la Cosaque aimât le prince, cela ne me causait qu'un médiocre souci ; qu'elle courût des dangers, c'était son affaire ; — moi je me croyais sûre de moi-même. Je voulais seulement séduire ce grand génie, le voir à mes pieds, et lui rappeler sa Nélida.

J'avais donc tout un plan à combiner pour arriver jusqu'au prince par mon amie et avec mon amie; sauf à brouiller les cartes plus tard, en tirant mon épingle du jeu.

Qu'on ne prenne pas le parti de la Cosaque. qu'on ne m'accuse pas de trahison, d'hypocrisie ; toute personne qui a connu les femmes, qui les a pratiquées, qui les a aimées comme on doit les aimer, plus pour leurs défauts que

pour leurs qualités, conviendra avec moi que, du moment qu'il y a un homme en vue, il n'y a plus d'amitié possible entre femmes; l'intimité, la confiance cessent sur-le-champ. Chacune pour soi.

Je dois dire que j'étais un peu humiliée de me sentir si fort préoccupée de ce grand artiste, dont le nom, il y a huit jours, m'était absolument indifférent; je me disais dans mon orgueil : « Est-il possible qu'un homme tienne tant de place dans ma pensée, et me fasse changer dix fois par jour de détermination? »

J'avais eu l'intention de me faire promener sur le grand canal seule avec mes pensées, songeant et combinant; j'étais déjà d'une perfidie redoutable, et je voulais que le prologue du drame de mon cœur se jouât le soir même. Mais une inquiétude, suivie d'un doute affreux, s'était tout à coup emparée de moi; il me fallait me débarrasser d'une peur de femme que je veux vous conter naïvement.

XVI

QUI CHERCHE JEAN-JACQUES S'EXPOSE A RENCONTRER FRA DIAVOLO

Etais-je réellement belle ? bien faite ? sans infirmité aucune et surtout sans infirmité ridicule ?

Ce passage de la lettre que j'avais trouvée dans le tiroir de ma toilette : « L'infirmité de la courtisane que Jean-Jacques Rousseau a trouvée à Venise, » — l'allusion du voyageur

à sa beauté « incomplète », — à sa poitrine « ridicule », — m'avaient rempli l'esprit de mille chimères.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Comment une poitrine peut-elle être ridicule ?

Tant il est vrai qu'une femme qui aime, ou va aimer, ou veut aimer, n'est préoccupée que de sa propre personne et rapporte tout à elle-même !... Et pourtant je suis bien belle !

Rien n'était plus facile que de me renseigner. J'entrai chez un libraire de la place Saint-Marc, je demandai les *Confessions* de Jean-Jacques ; j'avoue à ma honte que je ne les ai jamais lues. Ce Vénitien sans littérature n'avait pas les *Confessions ;* il me proposa *Silvio Pellico*, ah non !

J'étais de très-méchante humeur ; je voyais bien que je ne saurais jamais le mot de cette énigme féminine ; j'allais et venais, piétinant dans le dédale de petites rues qui entourent la place Saint-Marc, je cherchais un autre libraire, mais je ne trouvais que des marchandes d'herbes ou des boutiques de friture.

Au coin d'une ruelle infecte, sous une madone dont la niche était éclairée par trois petits cierges d'un sou, je vis un jeune homme, bizarrement vêtu, qui se haussait sur la pointe de ses escarpins pour allumer son cigare à l'un des cierges. C'était une impiété qu'il pouvait payer cher. Une femme qui passait, portant une charge d'eau, l'apostropha avec colère, l'appelant : « maudit ! et fils d'enfer ! »

Ce garçon portait des pantalons de velours, une blouse d'étoffe rayée, la cravate blanche flottante, et une crâne petite casquette posée sur le côté.

Sa blouse était retenue par une ceinture tcherkesse et l'on voyait sortir de sa poche le manche bien ciselé d'un poignard à gaine d'argent.

Je m'approchai et je reconnus... qui ? mais vous l'avez déjà deviné !... la Cosaque habillée en garçon !

A ce mot de « fils d'enfer » elle tira vive-

ment son poignard et se mit à chanter la romance de *Fra Diavolo :*

> Son mousquet est auprès de lui :
> C'est son fidèle ami !

La porteuse d'eau entra dans une allée de maison pour déposer ses seaux et revint avec un Vénitien vigoureusement taillé.

Evidemment on allait faire un mauvais parti au jeune gars, qui continuait de fumer tranquillement sa cigarette au nez de la madone.

Je m'étais arrêtée à quelques pas ; je vis le danger et je criai :

— Kath ! Kath ! que faites-vous ?

Mon amie ne fit qu'un saut jusqu'à moi.

— Est-il possible ? toi, Sylvia ici !

— Eh bien ! et toi, Kath ?

— Ne perdons pas le temps à nous étonner. Viens vite. Je comprends qu'on a été chercher la police pour m'arrêter. Mais je connais le quartier. En trois minutes nous serons sur la place.

— Et ma gondole est au quai.

La Cosaque m'offrit la main pour enjamber un ruisseau infect; la foule qui s'était amassée devant la maison de la porteuse d'eau, voyant ce garçon si résolu et moi si calme, nous laissa passer, mais en nous accompagnant de ses huées, qui me donnèrent la chair de poule.

Kath chantait toujours :

Son mousquet est auprès de lui :
C'est son fidèle ami !

XVII

GONDOLE

Quand je fus installée avec la Cosaque sur les larges coussins de ma gondole, il y eut une série de confidences et d'épanchements qui se prolongea pendant deux heures de promenade sur la lagune.

Je racontai à mon amie que j'étais arrivée le matin même, que j'avais voulu courir tout

de suite à sa recherche... ce qui était un horrible mensonge!

Je l'embrassai fiévreusement, comme on embrasse quand on adore.

— Chère ange, et ton prince, ton pianiste? Vite, dis-moi la vérité.

— Le prince est un monstre, un homme sans cœur... il m'a défendu de le voir ce soir.

Ces mots me suffirent pour comprendre qu'elle l'aimait : — C'est bien, dis-je à part moi, elle ne le verra pas.

— Vois-tu, ma bonne Sylvia, je me suis trompée. Je croyais avoir la passion de la musique ; mais la musique n'est qu'une introduction. Le premier jour cet homme m'a joué son *Roi des Aulnes;* j'ai pensé qu'il fallait arranger ma vie pour ne plus le quitter, pour l'entendre jour et nuit. Quand un être produit un tel effet sur les âmes, cet être, homme ou dieu, n'a pas le droit de se dérober, — il appartient à celles qu'il fanatise, n'est-ce pas ton avis?

— Peut-être le prince a-t-il des idées par-

ticulières, personnelles, sur la beauté des femmes. Tu es petite et ronde, Kath; sais-tu s'i n'aime pas les femmes grandes et minces?

— Mince ou non, si je savais qu'il aimât une autre femme, je...

— Ne t'engage à rien, Kath. Je ne connais pas beaucoup la vie et le train du monde, mais si je m'en rapporte aux romans français dont nous nous abreuvions en Cosaquie, un homme aime toujours une autre femme.

— Oui, mais moi, j'ai autre chose que du sang français dans les veines; je ne suis pas pour rien une descendante de Mazeppa!

Je ne sourcillai pas, je savais pas que Kath avait la douce folie de rappeler dans les circonstances solennelles sa parenté avec Mazeppa, le dernier ataman des Cosaques; elle tenait même beaucoup à ce qu'on écrivit : *ataman* et non *hettman*, ce qui est pourtant l'orthographe usuelle, et je crois, la meilleure.

Après tout, elle pouvait descendre de Mazeppa aussi facilement que je descends de cheval, car chez nous on ne garde pas de

parchemins et on ne peut rien prouver en fait de filiation.

— Ma chère, me dit Kath, apprends que sous cette blouse bat un cœur énergique et passionné. Je m'ignorais. J'aime et me crois aimée.

— Combien y a-t-il de temps, Kath, que tu es partie de Vienne pour venir à Venise?

— Mais il y a quatre semaines, ne le sais-tu pas?

— Eh bien! en quatre semaines tu as plus changé qu'une fleur qui de bouton passe fruit.

— Un être qui n'a pas encore aimé n'est qu'une larve dans un peu d'ombre, — tu me fais pitié, Sylvia, car tu n'as pas aimé.

— Que dis-tu là? Peut-être vais-je t'étonner par des amours comme tu n'en as pas encore vu dans les livres.

XVIII

L'INVITATION A SOUPER

La nuit était venue ; à quelques fenêtres des palais qui bordent le grand canal s'allumaient de timides fallots que le vent faisait miroiter dans l'eau noirâtre. Ma gondole filait silencieuse, je tenais la main de Kath dans les miennes.

— Voici le Rialto, dit-elle, descendons.

Nous nous perdîmes dans les ruelles, après avoir traversé deux ou trois ponts où dormaient accroupis des enfants déguenillés et sans mère.

— Je sais mon chemin, ne crains rien, ma bonne Sylvia ; je veux te faire voir le palais où nous viendrons applaudir le grand homme, après-demain, dans toute sa gloire.

— Pourquoi après-demain ?

— Ceci, ce triste pan de mur, percé de lucarnes grillagées, est le derrière du splendide palais Giustiniani loué par la princesse Urbana; elle donne samedi une fête magnifique où le prince de Konitz fera entendre son prélude de *la délivrance de la Vénétie*... je suis invitée à cette fête, je t'y mènerai, Sylvia ; tu l'entendras ce génie incomparable.

— Mais que faisons-nous ici et que t'importe ce palais qui est hideux, vu de ce côté ?

— Peut-être va-t-il venir pour la répétition. On doit ouvrir la fête par un chœur dont il a fait les paroles.

— Il est poëte ?

— Il est tout... Cache-toi dans cet angle du mur, voici les choristes qui traversent le pont... Ah ! soutiens-moi ! mon cœur se rompt, le voici lui-même ; il s'appuie sur le bras d'un monsignor. Le pan de son manteau a presque effleuré ta robe.

Je vis un homme grand, au maintien sévère, à la démarche lente et posée ; sa physionomie, autant que je pus en juger, était noble et souriante ; sous les sourcils on devinait deux lumières.

Tout à coup Kath lâcha mon bras et courut se jeter aux pieds de cet homme ; elle lui saisit la main qu'elle baisa :

— Maître, lui dit-elle d'un ton suppliant, ne me permettrez-vous pas d'assister à cette répétition ?

— Enfant, je t'avais ordonné de ne pas venir... Je te pardonne parce que tu as gardé tes habits de garçon. Sois toujours ainsi déguisé quand tu viens me trouver en public.

Il avait prononcé ces derniers mots à voix basse.

La bande des choristes était entrée par la

petite porte du palais ; le prince était resté le dernier sur le seuil.

— Maître, vos ordres sont quelquefois bien sévères, dit Kath.

— Alors tu n'as pas craint de les enfreindre... mais tu n'es pas seule. Qui va là derrière toi ?

— C'est mon amie, maître, la belle Sylvia dont je vous ai parlé.

Il fit deux pas vers moi et me regarda curieusement.

Je crois que ma figure lui plut, car je vis ses lèvres sourire avec grâce. Il se découvrit et ses cheveux un peu longs, encore épais, quoique déjà argentés, me parurent inonder son col. Nous n'étions éclairés que par la faible lueur des lampes qui filtrait à travers les vitres du rez-de-chaussée du palais Urbana.

— Je vous présente mon amie, ma bonne amie Sylvia, reprit Kath.

Je fis une petite révérence.

Il me prit la main gravement et la posa sur son cœur, en disant :

— Qu'elle soit la bienvenue!... tu choisis bien tes amies, Kath.

— N'est-ce pas, maître?... Et n'entrerons-nous pas à la répétition?

— Impossible... mais j'irai vous retrouver après la prière du soir.

Kath lui baisait les mains, cela me choquait.

— Laissons le prince à ses musiciens, voyons, Kath, il est tard et tu sais que je n'ai pas encore soupé.

— Où devez-vous souper, belle amie de mon cher élève?

— Dans mon appartement, à l'hôtel de la Ville. J'ai fait mettre deux couverts, un pour Kath, l'autre pour moi.

— Puis-je obtenir la grâce d'un troisième couvert qui me serait destiné?

Kath saisit encore ses mains pour les baiser.

— Quoi! vous feriez cela, maître? s'écria-t-elle avec une joie profonde. Quoi! vous voudriez bien venir souper avec votre élève, avec

Sylvia aussi? ah! vous n'êtes pas seulement grand, vous êtes bon.

— Je viendrai, dit gravement le prince de Konitz... mais je ferai maigre, c'est aujourd'hui vendredi.

Et nous ayant saluées avec bonté, il entra chez la princesse Urbana.

XIX

IL Y AURA DES GRIVES

Kath m'expliqua qu'après son arrivée à Venise, elle avait obtenu une audience du grand artiste retiré chez les Pères Arméniens de Saint-Lazare, qu'elle l'avait vu d'abord dans un parloir ouvert, puis dans son appartement, qui, paraît-il, était un chef-d'œuvre délicieux de confortable et de goût artistique.

Il avait bien voulu se faire entendre d'elle dans le tête-à-tête, puis l'avait mise au piano, lui donnant avec complaisance quelques conseils pour ses études. Mais, en raison de l'amour dont elle sentait son cœur gonflé, le piano ne fut bien vite qu'un prétexte pour voir le prince et se rapprocher de lui.

Le noble artiste, bien que gâté par toutes les séductions féminines les plus raffinées, eut pitié du cœur de la pauvre Kath; il lui donna quelque soulagement, mais plus d'espérance toutefois que de réalité.

Elle, elle prit les miettes d'amour que le grand homme laissait tomber de sa table, la desserte de son cœur pour un copieux festin qui devait se prolonger encore pendant deux ou trois services. Elle l'ennuyait déjà par ses demandes d'aumône, quêtant quelques sous d'amour; — et il n'aurait pas fallu être femme pour ne pas voir comme moi, dès la première rencontre, que le prince en avait assez de ce jeune garçon qui courait en blouse après lui dans tous les quartiers de Venise.

— Ma chère, me dit Kath, quand tu m'as

trouvée fumant sous la madone de ces porteuses d'eau, je suivais le valet de chambre du prince qui portait un billet de son maître je ne sais à quel palais ; et cette aventure m'a déroutée... Ma bonne Sylvia, tu l'as vu, il est beau...

— Peut-être.

— Comment il n'est pas beau!

— Beau, si tu veux... ne te fâche pas, chère ange, je t'accorde qu'il est beau. Nous ne sommes pas des poupées; pour nous un homme de génie est toujours beau.

— Eh bien, crois-tu qu'il me trompe? qu'il ait des maîtresses?

— Il serait plus juste de te demander s'il ne trompe pas les autres femmes avec toi.

— Tu es mauvaise, Sylvia, tu n'as pas encore dit une parole qui ne soit un coup d'épingle à mon cœur.

— Tu es folle. Je ris, je ne comprends rien à ces amours en blouse et en casquette. Fais comme moi, va mettre une belle robe pour notre petit souper.

— Il m'aime mieux gamin et turbulent, tous nos chiffons l'ennuient.

— Bah ! nous verrons bien.

— Fais dire à l'office qu'on serve un souper maigre.

— Pour lui, très-bien ; mais pour nous, non. Nous mangerons, s'il te plaît, un agneau à l'étouffée et des grives à la marmelade de pommes.

— Moi, je ferai maigre. Je fais tout ce qu'il dit.

— A ton aise, descendante de Mazeppa !

— Je me charge du fruit et des fleurs.

— Et moi je vais faire ajouter quelques ronds de mortadelle avec une salade pimentée.

— J'enrage de voir une femme délicate et fine comme mon adorable Sylvia adonnée à la gourmandise ainsi qu'une vulgaire Polonaise.

— Ma chère, je n'ai rien d'éthéré. Si je m'habillais en garçon comme toi, je voudrais aller dîner au cabaret et j'inviterais toutes

les demoiselles du corps de ballet de la Fenice.

Un coup frappé distinctement à la porte du salon nous fit enfuir dans nos chambres.

Pendant que le prince regardait, en nous attendant, les pyramides de fruits et les bouquets nuancés qui ornaient notre table, je me fis rapidement déshabiller par Nazette.

XX

CONFÉRENCE SUR LE VANNEAU

Je dis « déshabiller », parce que le temps manquait pour faire une toilette convenable.

Nazette me fit passer un peignoir de batiste garni des plus fines dentelles, et dont les broderies à jour étaient combinées pour agacer l'œil curieux d'un adorateur. Ce peignoir trans-

parent laissait deviner une jupe de soie couleur havane qui est la couleur que préfèrent les pianistes.

Je fis avec simplicité les honneurs de mon salon d'auberge. Je plaçai le prince entre Kath et moi; je la mis à sa gauche — côté du cœur. Ce sont des niaiseries qui souvent font plaisir.

J'eus en me mettant à table une vive contrariété. Le domestique qui servait vint annoncer qu'on n'avait pas trouvé de grives dans toute la ville et qu'on servirait des vanneaux au rôti.

Je n'aime pas le vanneau, si ce n'est pour ses œufs, dont le goût est délicat.

Le prince, au contraire, fut enchanté.

— Le vanneau, dit-il, est un oiseau qui a beaucoup occupé l'Eglise. Nos plus savants théologiens ont écrit des volumes sur le vanneau. Cet oiseau est-il gras? est-il maigre? Doute qui n'est pas encore éclairci. Dans le doute, abstiens-toi. Je ne mange jamais de vanneau le vendredi.

— Je n'aurai pas de mérite à faire comme

vous, je déteste la chair du vanneau, qui est huileuse et toujours rance.

— La sarcelle, comtesse, est un oiseau maigre, dont la chair est également huileuse. On a la certitude que la sarcelle ne se nourrit que de poisson. Aussi l'Eglise nous permet-elle d'en manger, même dans la semaine sainte. Quant au vanneau, c'est une question. Je relisais ce carême un ouvrage écrit en langue latine — trois tomes in-quarto, — sur l'observance du maigre, avec nomenclature des choses permises et défendues, suivant la jurisprudence des Pères. Le vanneau est très-discuté, mais on estime, on pense, on est d'accord pour dire que le vanneau peut être servi sans péché à toute personne malade, infirme ou simplement souffrante.

— Prince, je vous préviens que j'ai une excellente santé, et je ne mangerai pas de vanneau, parce que je ne l'aime pas.

— Comtesse, il y a une nuance. L'Eglise, toujours maternelle, a prévu le cas où une personne, voyageant avec sa suite, n'aurait pas toutes les facilités désirables pour se pro-

curer une nourriture absolument maigre. Ce qui est défendu dans l'intérieur de la famille est quelquefois autorisé quand on est en déplacement, en raison surtout de la fatigue du voyage, du besoin que l'on éprouve de réparer ses forces. Ainsi, comtesse, ne craignez pas de manger du vanneau, vous en écrirez à votre directeur.

— Prince, mon amie et moi nous sommes enfants des steppes. Dans notre pays il n'y a ni gras ni maigre. Je vais commencer par faire servir cet agneau, qui me paraît assaisonné selon les règles.

— L'Eglise est indulgente, mes jeunes amies; vous verserez une petite somme pour les pauvres et vous obtiendrez la permission de manger tout ce que vous voudrez, — pour moi je me contenterai d'un peu de friture et de quelque salade.

Je crus d'abord que le grand homme avait voulu se moquer de nous, avec son maigre et son vanneau; j'observai sa physionomie, qui me parut des plus sérieuses. Il ne se dérida pas et mangea ses feuilles de salade en les

prenant une à une avec le bout des doigts, ce qui est d'une propreté tout italienne.

J'ai su depuis qu'il tenait beaucoup à montrer qu'il observait les commandements de l'Eglise, quand il se trouvait en public;— et à l'hôtel de la Ville, où il rendait souvent visite à des étrangers, il était connu de tous les domestiques.

Mais quand il donnait à dîner chez lui, ou qu'il se croyait sûr de l'incognito, il ne dédaignait pas les grillades de saumon et les bonnes truffes pour les jours maigres; il y ajoutait même volontiers une fiole de vin d'Asti.

XXI

VARIATIONS SUR LE SOULIER DE BAL

Mon amie Kath avait écouté avec un air de parfaite admiration le petit discours du maître.

Elle le regardait de toute son âme, buvant ses paroles; elle se disait sans doute : « Qu'il est beau, qu'il est noble, même dans les plus petits détails de la vie ! C'est un savant, il

n'ignore rien ; il peut parler d'autre chose que de son art, il dépasse l'homme du monde le plus instruit, et il en sait tout aussi long qu'un bénédictin ! »

Cette pauvre Cosaque me faisait peine, parce que le prince s'apercevait parfaitement de son admiration naïve, et n'en accentuait que davantage sa pose devant deux faibles femmes.

On dit que l'amour rend les hommes rusés, mais quelquefois il donne aux femmes les plus spirituelles l'air d'une sotte à tout attraper.

Kath, avec ses pantalons et sa blouse de gamin, n'osant pas ouvrir la bouche devant le maître, n'était plus cette vaillante et tumultueuse créature que j'aimais tant à Kiew; elle était abêtie, éteinte sous le regard du grand homme.

— Petit, lui dit le prince (il ne l'appelait jamais autrement), je suis fier de tes progrès. Maintenant tu peux exécuter le prélude de Chopin : « Le cauchemar au fond du lac ; »

joue-le devant ton amie, pour qu'elle voie ce que j'ai fait de toi.

Comme une pauvre esclave, la bonne Kath se leva sans même vider son verre de maraschino de Zara, prit la main du maître et la baisa, avant de s'asseoir au piano.

Pendant qu'elle exécutait le prélude — et je dois le dire, avec un rare effet d'émotion — le prince rapprocha sa chaise de la mienne et se mit à lutiner les dentelles de mon peignoir.

Il me trouvait jolie... il cherchait un compliment. J'avais un air fort indifférent qui, évidemment, le piquait ; je lisais au fond de sa pensée ces mots écrits dans ses yeux :

— Est-ce que celle-là voudrait m'échapper ?

Il prit un petit ton cafard, le ton de Tartufe dans la scène avec Elmire : « l'étoffe en est moelleuse... »

— On ne trouve ces belles choses qu'à Paris, me dit-il pour commencer une conversation.

— Prince, répondis-je, écoutez donc votre élève : elle joue merveilleusement.

— N'est-ce pas, le petit me fera honneur?

— Vous savez que le petit, comme vous dites, est une très-jolie femme.

— Oui, mais elle ne sait pas s'habiller.

— Ah! par exemple, c'est vous qui exigez qu'elle se costume en garçon.

— Je ne reçois pas de femmes dans ma retraite ; c'est une grande faveur que je fais à votre amie de la laisser entrer dans le couvent sous ses habits d'écolier. Je suis répréhensible, j'aurais dû demander une dispense au Saint-Père.

Kath, qui avait achevé son morceau, nous voyant côte à côte et causant, se sentit piquée de jalousie. Sa nature cosaque reprit un moment le dessus. Je vis au froncement de ses sourcils et à l'éclair de son œil qu'elle voulait savoir ce que nous avions dit.

Je me levai et je la pris dans mes bras. Je lui glissai ces mots dans l'oreille :

— Tu sais, ton prince ne me plaît pas du tout.

Elle sourit, elle touchait le ciel.

J'ajoutai :

— Ange, aie toujours confiance dans ta sœur Sylvia.

Elle s'assit sur le divan entre le prince et moi.

— Quelle toilette feras-tu, Kath, pour la fête de la princesse Urbana ?

— Celle qui plaira... à lui.

— Mais lui ne te veut qu'en homme, et moi je te voudrais belle et séduisante comme une madone, avec des robes lamées et des coiffures splendides.

— Voulez-vous, maître, lui dit Kath, que je m'habille pour vous ce soir-là ?

— Oui, petit, mets tes beaux atours.

— Vous aimez donc les chiffons de femmes ? Un grand génie comme vous ! Quoi ! vous faites attention à ces choses ?

Le maître jeta un regard du côté de la porte pour voir si elle était bien fermée, et nous dit :

— J'aime la parure, la recherche, la coquetterie de ces êtres adorables qu'on nomme les femmes... ou plutôt j'ai aimé tout cela. Vous êtes la grâce de la vie, femmes ;

vous élevez l'âme en l'inspirant... tout ce que j'ai de talent, je le dois à la femme!

En disant cela, il cherchait mon regard, il voulait toucher ma main posée sur le coussin du divan derrière le dos de mon amie, je tremblais que Kath ne s'aperçût de son manége.

Je me dressai rapidement.

— Allons, prince, criai-je en battant des mains, à votre tour! mettez-vous au piano.

Il ne se fit pas prier.

— Voyons, dit-il, si vous reconnaîtrez la chose que je vais jouer. Rien ne prête au réalisme comme la musique. C'est de tous les arts le plus clair pour démontrer, rendre visible, faire toucher du doigt la chose que l'on veut faire apparaître. Jamais un poète ne décrira un coucher de soleil comme un musicien inspiré; jamais un peintre ne vous fera trembler devant un orage comme moi, si je le veux. J'ai improvisé dernièrement sur mon grand piano d'Erard une bataille des Huns où l'on a compté jusqu'à quinze cents morts. Chopin imite les larmes comme Talma. Son

piano sanglote... Car le musicien est tout, peintre, poète, comédien... Ecoutez ma petite inspiration.

Il joua une chose charmante, vive, saccadée, tour à tour spirituelle et plaintive ; on eût dit un dialogue de Beaumarchais. Mais nous ne comprenions pas du tout ce qu'il avait voulu exprimer.

— Ah ! vous êtes femmes ! cria-t-il avec une sorte de rage, et vous ne comprenez pas ! Mais je viens de vous jouer « la scène de coquetterie du soulier de bal dans les jupons de dentelle ! »

Il la joua une seconde fois.

Il avait raison. Etant prévenue, je suivais le jeu du pied bien chaussé, qui se cambre, qui se cache, qui se fait voir, qui appelle, qui dit non, qui dit oui, qui désespère, qui excite et qui repousse. L'imagination s'enflamme, s'irrite à chercher ce pied agaçant, provoquant, méchant, qui s'amuse avec le bout de dentelle qui passe et quelquefois semble dire : « Mais pourquoi ne venez-vous pas me prendre ? »

Et le jeu fin, varié, profond du grand compositeur exprimait tout cela.

Pendant qu'il exécutait le « soulier de bal » ses regards n'avaient pas cessé un seul instant de chercher mon pied sous mon peignoir. J'avais beau le rentrer, le cacher dans le volant de ma jupe, je sentais toujours ce regard qui brûlait mon bas de soie.

— Je suis plutôt poète que musicien, nous dit le prince ; mais je n'avoue cela qu'aux femmes. Je suis pianiste pour les badauds. compositeur pour les artistes, et poète pour les femmes.

Après quoi il causa superbement pendant une heure de vers et de façons de robe, de chiffons et de rimes ; il les veut riches comme des traînes de cour.

J'avoue qu'il me parut surprenant ; je fus pendant une heure sous le charme. Sa physionomie était si spirituelle !... Et puis je lisais le désir, un désir fou de ma personne, dans ses gestes, dans son accent, dans tout ! C'est ce désir d'amour, ce besoin féroce de possession

insatiable qui doit le rendre irrésistible pour certaines femmes. Ah ! que de fois cet homme a dû aimer et être aimé !... Et quelle imagination !

XXII

LE POURBOIRE DE NAZETTE

Dix heures sonnèrent à la modeste horloge qui décorait le salon de l'hôtel de la Ville.

Le prince prit congé de nous.

— Je dois, dit-il, donner le bon exemple. Il y a plus d'un an que je ne suis rentré si tard chez les bons pères qui m'accordent leur

hospitalité. La course est longue d'ailleurs d'ici à notre chère île Saint-Lazare.

Et donnant une petite tape sur la joue de mon amie :

— Tu sais que nous travaillons demain à onze heures. Apporte la musique que tu as copiée pour moi. Nous ferons une bonne séance. Adieu, petiot.

Pour moi, le prince me salua avec respect, en avançant la main comme s'il attendait la mienne. Je m'inclinai, et ce fut tout.

Il parut contrarié de ma froideur ; il n'avait pas compté sur tant de cérémonie.

Le piano était à portée de sa main ; il promena ses doigts crispés sur les touches et produisit une musique étrange et courroucée qui probablement voulait dire : « Nous verrons ! »

Nazette, qui avait apporté le manteau et le chapeau du prince et s'avançait pour les lui remettre, fut éblouie de la force et de l'éclat de ces accords. Elle s'arrêta net au milieu du salon, écoutant bouche béante, et semblant vouloir dévorer le maître des yeux.

Il s'aperçut de l'effet qu'il avait produit sur cette fille ; il s'approcha d'elle et lui dit en lui prenant légèrement la taille (il est positif qu'elle a une trop jolie taille) :

— La belle, je te dédie ces doubles croches !

Nazette fut flattée, mais peut-être eût-elle préféré un sequin d'or, ou simplement quelques *florins* (nouveau style).

XXIII

SOUS LE GÉNIE CHERCHEZ LE CŒUR

Le lendemain, vers midi, je sommeillais dans un grand lit à colonnes et à rideaux ramagés, quand je fus réveillée par mon amie Kath, qui venait m'embrasser, avant de partir pour sa leçon chez les Arméniens.

— Ah ! je suis heureuse ! me dit-elle, il est bon pour moi ! N'est-ce pas qu'il avait l'air

de m'aimer en me rappelant que nous aurions une leçon ce matin?

— Et moi qui étais venue à Venise pour aider à ta guérison! Mais tout sermon serait inutile, puisque tu tiens si fort à ton péché. Va, ma pauvre Kath, chacun suit sa destinée. La tienne est de faire des folies.

— Pourquoi ne dis-tu pas des sottises?

— Folie ou sottise, j'en donnerais le choix pour une épingle.

— Et toi, n'aimeras-tu donc jamais?

— Ton exemple n'a rien qui me tente... je placerai mon amour ailleurs que chez les pianistes.

J'avais évoqué en m'endormant les moindres incidents de ma première soirée à Venise.

Je m'étais dit: « Le prince de Konitz est doué d'un admirable talent, il a dans l'esprit des ressources de séduction incomparables, mais ce n'est pas un grand homme, ce n'est qu'un exécutant, c'est-à-dire une sorte d'écho... il ne tient tant à se dire poète que parce qu'il sent bien qu'il ne l'est pas. Ce

serait le surfaire grandement que de lui accorder le don de la poésie. Tout dans son jeu n'est que mise en scène, effet de sonorité, surprise des sens, sensibilité nerveuse ; le maître, en un mot, n'est qu'un grand artiste ; ce n'est pas là un génie ! »

Pour être un vrai grand homme, ne faut-il pas autre chose que la faculté de l'assimilation, ne faut-il pas le cœur et encore le cœur ? Le cœur seul peut créer.

Le prince est une âme médiocre, mais, comme tous ces fils du soleil, il prend, avec son semblant de cœur, le cœur des autres... Ses conceptions ne sont qu'un mirage.

Ainsi mon imagination, si vivement éveillée pendant mon voyage, venait de subir un désenchantement cruel.

J'avais caressé, nourri longtemps une mauvaise pensée ; j'avais été perfide, j'étais punie, n'était-ce pas juste ?

Quoi ! je m'étais représenté ce pianiste comme un irrésistible génie qui pouvait s'emparer de tout mon être — qui pouvait me faire oublier, renier même l'amitié que je

portais à Kath — et sur ma foi ! maintenant que je le connaissais, je ne l'aurais pas disputé même à Nazette !

Autre désillusion :

Je ne connais rien de plus haïssable qu'un homme banal, — qu'un homme qui regarde toutes les femmes.

Et cependant je ne pouvais me défendre d'être flattée de sa poursuite ; il me trouvait ardemment belle, désirable, je ne l'avais que trop compris, car il m'avait fait une cour presque indécente — rare occasion d'exercer ma coquetterie !

Quelle est la femme, si elle est sincère, qui peut se vanter de n'être pas coquette, et même perfide ?

Tenir à ses pieds un homme vraiment supérieur, le faire souffrir dans son orgueil, ne lui rien promettre et l'exciter toujours, c'est le plus beau triomphe féminin !

XXIV

BILLET DU MATIN

Cependant, la pauvre Kath, humble comme un disciple, éprise comme une amante, s'en allait à sa leçon de piano, bien loin... bien loin, au couvent des Arméniens.

Elle avait à peine mis le pied dans sa gondole, que le portier de la Ville remit à Nazette un gros bouquet pour moi.

Nazette m'apporta ce bouquet qu'elle mit sur mon lit; c'étaient de magnifiques roses mêlées à des branches de jasmin dont l'odeur pénétrante faillit me suffoquer.

— Porte ces fleurs dans le salon, Nazette, je vais mourir.

Il tomba du bouquet un petit papier que cette fille ramassa.

— Qu'est-ce, Nazette? Lis-moi cela.

— Madame, ce sont des vers.

— Est-ce qu'il est midi, Nazette? Ne reçois jamais de vers avant midi, mon enfant, tu sais le proverbe : Vers du matin, chagrin.

— Madame, il n'y en a que quatre.

— Hé! combien en voudrais-tu donc?

— Madame, cela est intitulé : *Poésie biblique*.

— Va tout de suite à la signature.

— Madame, cela est signé d'un F.

— Y a-t-il une salamandre?

— Quoi, madame? une salamandre!

— Oui, s'il y a un F, avec une salamandre, ce doit être de François Ier, qui tournait très-bien les vers aux dames; mais s'il n'y a

pas de salamandre, ce n'est pas de François Ier.

— Madame, il n'y a pas de salamandre.

— Alors, tu peux jeter le billet au feu quand tu l'auras lu.

— Je lis :

> Le paradis, perdu par Eve,
> Une femme enfin me le rend;
> Cette nuit, j'ai fait un beau rêve :
> Vous étiez Eve, — moi serpent.

— Voilà un monsieur qui a fait un rêve fort impertinent. Ce billet n'est pas pour moi, Nazette ; garde-le, il t'est sans doute adressé.

— Et les fleurs aussi ?

— Garde les fleurs aussi.

— Alors, il n'y a pas de réponse ?

— Comment ! on attend une réponse ?

— Oui, madame. L'homme est là.

— Eh bien. Demande-lui le nom de son maître.

— Son maître s'appelle François de Konitz et il demeure dans un couvent.

— A son rêve, je m'en doutais.... Tu diras à ce mangeur de pommes que j'ai fort bien dormi.

XXV

LA SYMPHONIE DE LA FEMME MINCE

Je suis mince, et je ne suis pas maigre. Ma taille « ferait tourner la tête au roi, » comme disent ces enjôleurs de poëtes.

Je vais vous présenter ma couturière (je suis peut-être en retard sur mon temps, mais il me répugne d'employer les couturiers, les tailleurs pour dames).

Madame Markowitch (de son nom de guerre Fatmé) a consenti à m'habiller, sur la recommandation d'une des dames d'honneur de l'impératrice Augusta ; je suis une de ses clientes aimées, et elle veut bien m'admettre, quand je suis de passage à Paris, aux conférences de son petit hôtel de la rue Boudreau.

C'est dans une de ces conférences qu'a été discutée, amendée et finalement votée la fameuse robe — appelée la symphonie de la femme mince — que je portais au bal de la princesse Urbana.

Sous le pauvre roi Louis XIV, on était fastueux à bon marché. Une marquise était citée quand elle avait une demi-douzaine de robes de cour. Aujourd'hui, on a trois robes tous les soirs : une robe habillée pour le dîner, une robe déshabillée pour l'Opéra, et une robe plus déshabillée encore pour le bal.

Toute femme du monde qui mérite ce nom doit être outillée comme une actrice qui change de toilette à chaque entr'acte. De

quel droit une actrice changerait-elle plus souvent de robe que nous ?

La robe — dite symphonie de la femme mince — ne peut être portée que de minuit à quatre heures du matin ; elle doit s'effeuiller avec les dernières mesures du cotillon ; et au souper ce n'est plus qu'un souvenir fugitif.

Voici cette robe telle qu'elle a été décrite par Mme Markowitch elle-même au dos de sa petite demande d'introduction d'honoraires.

Je ferai remarquer que cette robe est tout d'abord qualifiée de « robe grand style ». Le mot *grand style* s'appliquait autrefois aux nobles élucubrations des prosateurs académiques ou à l'éloquence de la chaire : Bossuet, Massillon, le cardinal Maury lui-même étaient en possession du grand style. Mme Markowitch — autre éloquence de la chair — est une tailleuse de « grand style. »

Essayons d'analyser ce chef-d'œuvre :

« Robe en faille rose pâle garnie de plissés en crêpe lisse. »

Ah ! ce rose pâle, quelle nuance de blonde

adorable ! N'est-ce pas le bouton fragile que l'aurore a baigné d'une de ses larmes et peint d'un de ses sourires ?

« Deuxième jupe faisant traîne, à peine entr'ouverte devant, en faille rose frappée de feuilles de lierre. »

Quelle poétique antithèse : le bouton de rose qui n'a qu'une heure se cachant dans les feuilles du lierre qui ne peut mourir,

Et la feuille de lierre a la forme d'un cœur !

O poètes ! ô tailleuses ! ô la strophe et le ciseau ! comme vous vous entendez pour nous perdre !

« Devants coquillés de crêpe lisse, au milieu desquels court une guirlande de feuilles de lierre vert sombre et pourpre. »

Mais le corsage ?... Deux lignes suffisent.

« Le corsage à touffes de lierre décolleté, sans autre ornement qu'un peu de crêpe lisse autour des épaules. »

C'est ce corsage — ce peu de crêpe lisse — qui ira rejoindre, à l'heure enivrante du

souper, « les gants rompus, les bras trahis... » du cotillon irrespectueux.

« Dans cette robe, ajoutait Mme Markowitch, vous serez la femme statue, la femme moulée dans son armure. Vous serez le marbre vivant dans son écrin de soie digne de lui, le marbre paré de la magnificence de l'étoffe et de la richesse des plis de la jupe. »

Ainsi s'exprimait en grand style la faiseuse de la rue Boudreau. Son envoi m'était parvenu à Vienne et m'avait suivi jusqu'à Venise.

Le Titien a peint des femmes plus splendidement vêtues que moi, mais son pinceau n'aurait jamais pu reproduire la grâce aérienne de mon costume parisien. Sous ce costume qui lui aurait laissé deviner la femme statue, — la femme moulée, — l'immortel peintre eût salué la divine beauté, la beauté fulgurante, et il en aurait fixé à jamais le souvenir dans une de ses allégories merveilleuses, comme celle où l'on voit les nymphes donnant à boire à des satyres.

XXVI

LA COSAQUE EST HABILLÉE D'OR ET DE VELOURS

C'est dans cette resplendissante toilette rose que je fis mon entrée au bal de la princesse Urbana.

J'accompagnais mon amie la Cosaque.

J'ai oublié de décrire sa toilette.

Pour séduire son pianiste, elle avait endossé

une pompeuse robe de velours rouge, agrémentée de tresses d'or.

Elle avait une coiffure de tresses d'or, une ceinture niellée d'or, et des gants à glands d'or.

Elle avait tant d'or sur elle qu'un de mes valseurs me dit entre deux portes :

— Madame, votre amie a donc passé chez le changeur avant de venir au bal ?

C'était un impertinent. Je lui donnai un coup d'éventail sur les doigts : je n'aime pas qu'on veuille faire de l'esprit aux dépens de mes amies.

XXVII

UNE ROMANCE SE JOUE ET NE SE CHANTE PAS

Au premier pas que je fis dans les salons, il s'éleva un murmure de louanges qui appela l'attention de la princesse Urbana.

Elle vint nous recevoir avec force compliments et nous fit asseoir aux places d'honneur sur des fauteuils très en vue.

Nous cherchions dans la foule le prince de Konitz, il n'était pas encore arrivé. Mon amie se levait à chaque instant pour voir qui entrait — et se rasseyait, toujours avec un mouvement d'impatience marqué.

Moi, j'examinais la princesse. Peut-être dirai-je plus tard qui elle était. Au premier regard, elle paraissait encore dans l'éclat de la beauté et sa physionomie était remarquable. Elle appelait la sympathie par sa grâce à saluer ; son sourire était doux et fin, la façon dont elle donnait la main n'avait rien que d'aristocratique.

Elle était habillée de satin blanc rehaussé par de riches guipures de Venise ; elle avait une parure de perles dont le ton chaud et mat seyait divinement à sa peau ; ses cheveux entièrement défaits tombaient sur ses épaules, ils n'étaient retenus que par un large peigne garni de perles. On eût dit qu'elle venait de descendre d'un des cadres de sa galerie, tant elle avait la tournure d'une femme de Véronèse ; — le feu de ses yeux et les contours

ombrés de sa bouche indiquaient qu'elle ne devait pas avoir des passions ordinaires.

— Princesse, — lui dit avec une émotion qu'elle ne put dissimuler, cette chère, cette bonne amie Kath, — le grand homme est bien en retard. Vous a-t-il donné de ses nouvelles dans la journée ?

— Non, chère belle, je l'attends, si toutefois les bons Pères veulent le laisser sortir si tard après souper.

Kath déchira du bout des dents une feuille de son éventail.

— A-t-il été content de la répétition, l'autre soir ?

— Très-content, cela a duré une demi-heure. La chose allait toute seule.... Mais pour faire patienter la foule de ses admirateurs, je vais donner le piano au chevalier Rippoldsau, qui nous jouera une romance.

La princesse se mit à la recherche du chevalier Rippoldsau.

Kath porta son mouchoir à sa bouche et me dit d'une voix nerveuse, étranglée :

— Crois-tu qu'il viendra ?

— Mais oui... ne souffre donc pas ainsi, Kath ; il sait que tu es ici, il va venir.

La princesse reparut tenant par la main son homme à la romance.

C'était un vigoureux garçon, carré, bien planté, un peu rougeaud, qui semblait résister à l'étreinte de la maîtresse de la maison.

— Permettez, princesse,— je ne chanterai pas... je ne jouerai pas... cela est impossible. Dans une soirée où l'on attend le prince de Konitz, ce serait d'une fatuité déplacée, tout à fait déplacée. Non, belle princesse. Excusez-moi... Mon maître, mon illustre maître va se faire entendre.

— Rippoldsau, dit la princesse, vous jouerez. Je le veux.

Et se penchant vers moi, qui me trouvais assise à l'angle du piano, la princesse ajouta :

— Ces jeunes pianistes, il faut leur parler sévèrement, ils se feraient prier jusqu'à l'aurore!.. Mais le chevalier vous a regardée, il vous trouve belle, c'est pour vous qu'il va travailler.

L'accompagnateur s'installa sur son ta-

bouret, et le chevalier Rippoldsau crut devoir nous faire un petit discours.

— Puisque le maître éminent qui nous fera ce soir le grand honneur de...

Applaudissements prolongés dans les salons.

— Vous m'avez compris, mesdames, vous serez indulgentes pour l'élève... pour l'élève nouveau venu dans la carrière musicale...

Nouveaux applaudissements.

— Je vais donc vous « jouer » la romance de « l'abbé et la marquise. » Remarquez, je dis : « jouer » et non chanter...

Murmures flatteurs.

— Il n'est pas inutile de vous faire connaître d'abord dans quelles circonstances se sont rencontrés cet abbé et cette marquise.

Légers chuchotements.

— Qu'en dis-tu, Kath?...

Je poussai le coude de mon amie.

Kath était furieuse.

— Est-ce que j'écoute ton sous-pianiste? Qu'est-ce que cela me fait, son histoire!.... mais lui, viendra-t-il?... ah!

— Je commence, dit Rippoldsau.

L'accompagnateur fit entendre quelques accords.

— *Staccato ! staccato !* cria Rippoldsau.

L'accompagnateur allait toujours.

— *Staccatissimo !* monsieur... *staccatissimo*, vous dis-je.

Et Rippoldsau sautillait.

COUPLET-PROLOGUE.

Un jeune abbé vers la marquise
Se penche et dit : « Ah ! Cidalise,
Toujours en guerre avec l'Église !
Et l'enfer, vous n'y pensez pas ? »
— « Beau monsignor, votre excellence
Sait bien qu'au bal sans qu'on y pense,
La grâce vient pendant la danse.
Que Dieu nous sauve... après le pas ! »

Admiration universelle. Petits cris d'enthousiasme dans les salons de la princesse Urbana.

Rippoldsau s'essuya le front.

— Mesdames, dit-il visiblement flatté, j'ai essayé d'exprimer, tout en chantant, les sen-

timents qui animent l'abbé et la marquise... Il ne s'agit plus de chanter la romance comme on le faisait autrefois, avec la simplicité du cœur... il faut la parler, si je puis dire, en faire un petit drame intime qui impressionne l'auditoire... Ainsi l'abbé est dans son rôle quand il parle de l'enfer à la marquise ; il veut la lier à la paix avec l'Église... Quoi de plus naturel ? Mais la marquise est jeune, elle aime le plaisir, la danse ; elle n'accepte pas les remontrances de l'abbé... tenez, on dirait qu'elle se lève pour la valse, entendez-vous les trois temps de la valse !

Et il reprit en tournant sur lui-même :

La grâce vient pendant la danse...
Que Dieu nous sauve... après le pas !

Ce sous-pianiste, comme l'appelait mon amie, était un original souverainement ridicule.

Imaginez-vous que pendant qu'il chantait ou jouait son dialogue de l'abbé avec la marquise, il ne cessait de me regarder avec de

gros yeux étonnés et charmés, comme s'il voulait me faire comprendre que c'était moi la marquise et — que lui était le petit abbé.

Je dis à Kath :

— La chaleur est insupportable. Prends mon bras et sortons de ce salon.

Elle se leva de son fauteuil avec bonheur.

— Viens sur le balcon. Tu as raison, on meurt ici.

Des cavaliers empressés nous offrirent un bras galant.

— Merci, messieurs, dis-je en leur envoyant mon plus joli sourire, nous ne nous quittons pas. Nous allons retrouver le général dans le boudoir de la princesse.

A peine esquivées et hors d'atteinte, Kath me gronda :

— Folle ! qu'as-tu voulu dire avec ton « général, dans le boudoir de la princesse ? »

— Ma chère, quand je veux que les hommes me laissent tranquille, j'ai une très-bonne recette, je te jure, pour les faire rester en place. Je leur dis : je vais retrouver le géné-

ral... ou le major... ou le capitaine !.. ça dépend des endroits où je me trouve, et ils n'insistent jamais pour m'accompagner... ici j'ai cru bien faire en disant : un général ?... Tu m'avoueras que chez une grande princesse on ne peut pourtant pas dire qu'on est accompagnée par un sous-lieutenant.

— Viens sur le balcon... ton rire m'ennuie. Tu vois bien que je pleure.

XXVIII

LE BALCON DU PALAIS GIUSTINIANI.

Ce balcon, du plus beau style mauresque, est une des merveilles de Venise.

On est au premier coude que fait le canal. Il semble que le rideau se lève sur un décor d'opéra. Cette nuit-là une lune indiscrète jetait de grandes taches d'argent sur ce décor féerique. Les trèfles du balcon prolongeaient

sur les dalles de marbre des ombres effilées ; Kath eut une impression de terreur, elle se pendit à mon bras.

— Est-ce que ces rayons ne vont pas nous emporter? me dit-elle...

— C'est beau ! Regarde. En face de nous, cette façade bizarre, n'est-ce pas le palais Moro-Lin ; puis le grand palais Grassi?

— Que t'importe... Parle-moi de lui plutôt.

— Eh bien ! penchons-nous sur le canal, regarde vers la gauche, c'est de ce côté qu'il viendra. Le ciel est tellement clair que l'on voit presque les arbres du Jardin public, à l'horizon, dans la lagune, vers le Lido... Est-ce sa gondole, cette mouche noire que la lune fait reluire, là-bas, sur l'eau frissonnante, et qui semble venir des îles?

Nous suivîmes la marche de cette gondole ; le cœur de Kath était comme suspendu à l'aviron du gondolier.

Rien de plus intéressant, de plus poétique, et pour un cœur amoureux, rien de plus émouvant que cette forme mystérieuse glissant entre

la lune et l'eau, après minuit!... Le palais Giustiniani était seul éclairé sur le canal... D'où venait cette gondole noire? ou plutôt, où allait-elle? C'était une gondole, petite, étroite, à deux places tout au plus. Ramenait-elle au logis un sigisbé congédié? ou venait-elle chercher une belle dame attardée chez un patricien de Venise?

Ainsi je rêvais, l'œil fixé sur le sillon d'argent qui s'étendait à perte de vue sur la lagune, lorsqu'un fat, un danseur de profession, je ne sais quel papillon borgne des nuits de bal, vint déranger mon rêve. Kath eut un soubresaut nerveux.

— Ces dames, dit le danseur qui venait nous chercher sur le balcon, ne craignent-elles pas le froid de la nuit? Il est rare, quand la lune brille et que le ciel scintille, que le thermomètre ne descende pas de deux ou trois degrés.

— Monsieur est sans doute opticien? dis-je à ce fâcheux en cravate blanche et décoré de divers ordres.

— La gondole approche, cria Kath, elle passera sous nos fenêtres...

— Et peut-être s'arrêtera-t-elle ici, ma bonne Kath.

Le danseur plaça une phrase ou deux.

— Ces dames regardent l'embarcation qui est entrée dans le canal. Il est peu d'étrangers qui ne connaissent au moins de nom la gondole. Cette barque est une gondole. Ah ! mesdames, l'histoire d'une gondole, ce serait tout un livre à faire ! Terreur et meurtre, galanterie et amour, sa sombre voûte a caché plus d'un cadavre, comme elle a protégé plus d'un amant...

— Où avez-vous lu cela, cher monsieur?

— Ah! la gondole, mesdames...

— Pardon, je connais votre paragraphe. Nous nous approvisionnons au même *Guide du Voyageur*.

— Descendons vite, Sylvia... Sylvia ! la gondole s'arrête devant les marches.

Et Kath m'entraîna par les salons déjà dépeuplés, repoussant du coude le malencon-

treux danseur qui voulait absolument nous offrir son bras.

Nous descendîmes presque en courant le splendide escalier, dont la rampe offre un admirable fouillis de fleurs et d'oiseaux, et déjà nous nous croyions en sûreté dans la cour à colonnade, lorsque le danseur, qui s'était élancé à notre poursuite et ne nous avait pas perdues de vue, nous glissa dans l'oreille :

— Mesdames, Chateaubriand qui a logé dans ce palais...

— Mais, monsieur, lui cria Kath impatientée, M. de Chateaubriand doit être couché à cette heure-ci... Vous lui présenterez nos compliments.

Elle ne s'était même pas détournée pour lui jeter ces mots, et elle vit comme moi une espèce de scribe, en redingote grise, qui venait d'entrer dans le vestibule.

La grande porte du palais, sur le perron dont les marches plongent dans le canal, restait grande ouverte pendant les réceptions de la princesse ; on voyait trembler sous le vent la mèche des falots plantés au bout des po-

teaux peints aux couleurs de la princesse ; les gens de service allaient et venaient portant une planche ou un tapis pour aider à la descente des invités.

La petite gondole dont nous avions suivi la course était encore arrêtée devant le perron, et un domestique tenait toujours le tapis de pied, comme s'il attendait que le maître se décidât à débarquer.

La glace de la gondole s'abaissa tout à coup, et une voix, qui n'était autre que celle du prince de Konitz, apostropha cet homme, à mine de majordome, qui venait à peine de faire deux ou trois pas dans le vestibule.

— Hé ! Samuele ! c'est inutile !... Reviens vite, Samuele !

Mais il était trop tard. Ce Samuele, secrétaire et homme à tout faire du prince, avait un petit papier caché dans le creux de la main.

Sur un geste du valet de chambre de la Cosaque qui nous attendait à la sortie et qui l'avait reconnu, il se rapprocha de moi et me fit un signe assez singulier. Il me sembla qu'il

voulait me faire comprendre qu'il avait un mot à me dire en particulier et que j'eusse à quitter le bras de mon amie.

Kath, qui l'avait dévisagé, lui dit d'un ton qui n'avait rien de doux :

— Qu'est-ce ? que demandez-vous ?

Le Samuele se découvrit humblement :

— Madame, je n'ai pas affaire à vous... et si vous le permettez...

Cet imbécile n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le prince de Konitz, qui avait pu voir cette scène par la portière de sa gondole (l'eau était haute et il n'y avait que deux marches à monter) débarqua en deux sauts et se précipita sur lui...

— Rends-moi ma lettre, triple sot! tu ne feras donc jamais rien de bien ?

Kath, tout émue, le regard enfiévré, se jeta sur la main de Samuele et lui arracha le papier qu'il n'avait pas même eu l'esprit de cacher tout à fait.

Kath eut un geste d'une expression superbe.

— Prince, c'est moi qui l'aurai, cette lettre !

Lui, tout interdit, honteux devant la foule des domestiques qui contemplaient ce petit drame, osait à peine balbutier quelques mots sans suite.

— Je suis souffrant... on m'excusera...

Moi je ne comprenais pas un mot.

Je me disais : « Tout ce monde-là est fou. »

La Cosaque lut le billet, — un petit triangle de papier tout chiffonné :

« Comtesse... »

— Comtesse! quoi!... comtesse? cria-t-elle.

Elle me regarda de son œil fauve.

— Quoi! comtesse? répondis-je en haussant les épaules... Va toujours.

— Oui. « Comtesse, pourquoi n'avoir pas
« répondu à mon bouquet ce matin?... Je
« suis là, dans ma gondole... pour vous, pour
« vous seule... Venez, je vous attends, dé-
« sespéré. »

— Ah! vraiment! fis-je stupéfaite.

— Vraiment?... dit Kath (et sa physionomie était effrayante). Ah! tu as reçu un bouquet... et il t'attend désespéré!... Toi, Sylvia,

Je n'eus pas le temps de répondre un seul mot... elle tira de sa ceinture le petit poignard qui ne la quittait jamais et m'en porta un coup violent dans le milieu de la poitrine...

XXIX

UNE VENGEANCE DE PIANISTE

Quand je revins à moi, j'étais étendue sur un large divan à l'orientale, dans le fond d'une galerie qui me parut immense.

Le jour se levait et à travers les vitraux peints des fenêtres filtrait un rayon matinal qui se décomposait d'une manière étrange. De grands cadres d'or fouillé et tordu couvraient

les murs ; on y voyait, dans des poses héroïques, une légion d'ancêtres, habillés les uns de drap violet et d'hermine, les autres de leurs armures damasquinées. Ces portraits prirent vie et me firent une peur indicible.

Je levai les yeux au plafond : il était si haut que mon regard se perdait dans l'ombre des caissons, chef-d'œuvre de marqueterie, que l'on eût pu attribuer au célèbre Boule.

J'entendais mes dents claquer et mon souffle haletant soulever ma poitrine.

— Est-ce bien moi? Suis-je vivante? me disais-je en me prenant la main comme pour me retrouver. Est-ce Sylvia de Montalban, comtesse de Zorelli de Melegnano, qui est ici?

L'idée me vint de me regarder dans un large miroir à biseau qui se trouvait suspendu à l'un des angles de la galerie.

Je me levai et je m'aperçus que j'étais déshabillée. J'eus un premier sentiment d'effroi, puis un mouvement de honte quand je me sentis presque nue. Je courus à un rideau de

lampas qui tombait de la première fenêtre et je m'en enveloppai comme je pus.

L'éclat du jour me fit revenir complétement à moi, et je cherchai à rassembler mes souvenirs.

Tout m'apparut à la fois et de façon distincte, — la gondole, la scène du vestibule, l'entrée du prince de Konitz, la fureur de la Cosaque, la lettre, le coup de poignard...

Je portai vivement la main à ma poitrine, j'examinai les dentelles de mon corsage, je ne sentis aucune blessure, je ne vis aucune tache de sang.

Je compris que le coup avait porté sur le busc de mon corset, que ma peau n'avait pas été touchée et que je m'étais évanouie de frayeur et de saisissement, bien plus que par l'effet de la douleur physique.

Mes yeux s'étant tout à fait habitués à la lumière bizarre que produisaient les couleurs du vitrail, je vis ma belle toilette de bal éparse sur les meubles de la galerie, ma robe-symphonie pendue au dos d'un antique fauteuil, mon corset rose jeté sur un tabouret de

page, les guirlandes de ma jupe qui jonchaient la mosaïque du pavé (une merveille de mosaïque reproduisant l'Hébé de Canova).

Nul doute, les femmes de chambre de la princesse Urbana m'avaient transportée dans cette galerie et m'y avaient déshabillée.

Je commençais à me rassurer et j'allais essayer de me rajuster pour aller aux nouvelles, lorsque je vis s'agiter les feuilles d'un grand paravent en laque de Coramandel, placé à l'une des extrémités de la galerie.

J'eus un frisson nerveux en apercevant la tête passionnée du prince de Konitz qui se dressa au-dessus de ce paravent.

Le regard de satyre de cet homme qui n'était plus jeune, et qui me semblait un monstre d'hypocrisie, me causait un malaise horrible; je savais que j'étais nue, désarmée, que je ne pouvais fuir... Comment sortir de l'abri improvisé que je m'étais fait avec un rideau?...

— Etes-vous belle ! me cria cet homme qui alors m'inspirait le plus profond dégoût... Ah !

restez... laissez-moi vous contempler!... Je ne m'approcherai de vous qu'à genoux.

— Monsieur, dis-je fièrement, si vous êtes un galant homme... je vous défends de faire vers cette fenêtre où je suis, un pas... un seul pas, entendez-vous? Vous vous retirerez par cette porte que je vois derrière vous, et vous m'enverrez la princesse Urbana.

— Ai-je mérité tant de haine? Vous êtes si belle que j'ai été foudroyé par votre apparition! Depuis deux jours, depuis cette soirée intime où vous m'avez ouvert l'âme...

— Sortez de cette galerie, vous dis-je.

— Voyez-vous, toutes les femmes m'aiment. Je suis bon, mais je ne puis en aimer qu'une seule; le cœur ne peut s'effeuiller, tout mon cœur est à vous, adorable Sylvia!

Heureusement la grande porte de la galerie s'ouvrit, et la princesse Urbana parut, suivie de ses femmes.

La princesse, me voyant debout et le visage animé des plus vives couleurs, jeta un cri de bonheur et courut à moi les bras ouverts :

— Dieu soit loué, comtesse ! il n'en sera rien !

— Madame, je vous supplie, faites sortir votre prince de Konitz qui se cache derrière ce paravent.

— Le prince ici !... Je croyais qu'il avait été appelé au bureau du commandeur Michieli, le directeur de la police de Venise.

Le prince se montra.

— Sortez, monsieur!... criai-je. Princesse, ne voyez-vous pas que je suis à peine vêtue ? Permettez d'abord à vos femmes de réparer ce désordre.

— Je voulais dire seulement, fit le prince en s'inclinant, que le commandenr Michieli va se présenter ici dans un quart d'heure. Il sait tout et arrangera l'affaire comme nous en sommes convenus.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier;

— Mais mon amie Kath, la pauvre Kath, où est-elle ?... Répondez, monsieur.

— Madame, j'ai puni votre amie : elle ne me verra plus.

XXX

TOUTES LES FEMMES L'AIMENT

La princesse Urbana était une personne nerveuse que le moindre dérangement dans la vie rendait malade pour une semaine.

Pendant que ses femmes me passaient un vêtement noir qu'elle avait envoyé chercher dans sa garde-robe, — car je ne pouvais remettre à pareille heure ma toilette de faille

rose, — elle me confia que le scandale causé par la fureur jalouse de la Cosaque, était des plus pénibles pour elle... qu'on devait déjà parler de la scène de la nuit dans tout Venise, qu'elle avait été prévenue d'une visite officielle de la police, que son existence allait en être troublée pour longtemps, etc.

Je cherchai à la rassurer, à lui donner du courage. Je rejetai toute la faute sur la galanterie intempestive de son ami le prince, sur sa conduite peu mesurée ; je vis que je perdais mon temps. Le prince était inattaquable, invulnérable; il paraît que tout lui était permis : il avait les immunités d'un roi dans toute l'Italie.

— Vous comprenez, me dit la princesse, que le grand homme s'est trouvé dans la plus délicate des situations.... Votre amie est inconséquente et absolue, beaucoup trop absolue. Le prince a été excellent pour elle ; il lui permettait de travailler sous son inspiration, ayant découvert en elle le germe d'un grand talent musical. Nous savons toutes qu'il encourageait ses dispositions d'artiste et qu'il

a été pour elle depuis un mois le meilleur des maîtres. Comme homme, on ne voit que trop qu'il était importuné de son amour. Il a été bien indulgent, bien doux. Combien de femmes du monde qui se disputent un regard de lui n'ont pu obtenir la centième partie des faveurs dont il a comblé cette ingrate !

— Et moi, répondis-je, qui le juge tout autrement que vous, moi qui ne donnerais pas une pièce de six kreutzers pour un de ses sourires, ne dois-je pas le regarder comme le premier coupable de cette scène de passion brutale ? S'il ne m'avait pas poursuivie avec une impertinente audace...

Elle me prit la main doucement.

— Vous, chère belle, on vous plaint... Vous pourrez, si vous le voulez, prolonger votre séjour à Venise. On sera partout heureux de vous recevoir.

— Grand merci. Mais mon amie Kath?

— J'étais bien disposée pour cette dame, quoique j'aie toujours redouté ses emportements ; le prince me l'avait recommandée,

mais après l'épouvantable scandale de cette nuit...

— Vous voyez que je n'ai pas reçu une égratignure.

— Dieu soit loué! mais mon palais aurait pu être ensanglanté... Quelle affaire, si un meurtre avait été commis chez moi!

— Alors, que va-t-il se passer pour mon amie?

— Vous êtes vraiment d'une bonté extraordinaire. J'avoue qu'à votre place je ne pardonnerais pas un pareil coup de poignard!

— Princesse, il faut avoir pitié de la folie des passions... Et d'ailleurs, à Venise, le poignard n'est-il pas de la couleur locale?

— Vous avez vu dans les livres qu'on joue beaucoup du couteau à Venise, mais c'est dans la classe des facchini. Jamais les gens bien élevés ne s'assassinent eux-mêmes; il y a des mercenaires qui font cela dans l'ombre et proprement.

— Enfin, que dirai-je à mon amie Kath, princesse? car je vois que j'abuse de vos moments, et je vais rentrer à l'hôtel.

— Mais votre Cosaque n'est pas à l'hôtel ; ne croyez pas que vous allez la retrouver.

— Vous m'effrayez. Où est-elle ?

— Nous l'avons fait descendre dans les souterrains de mon palais, et elle est enfermée en lieu sûr, en attendant l'arrivée du commandeur Michieli.

— Dans un souterrain !... pourquoi pas les anciens puits du palais des doges ?

— Ne riez pas, comtesse. Le prince, ce grand génie, est de fer, quand il le faut. Sa fermeté égale son intelligence. Lorsque vous avez reçu le coup de poignard de votre amie, il l'a saisie lui-même, lui a lié les poignets avec les tresses et la cordelière d'or de sa robe et l'a fait descendre, par mes domestiques, dans mon souterrain.

— Mais c'est une infamie !... La police sera informée de ces choses-là.

— Le prince lui-même s'est rendu chez le commandeur Michieli et l'a mis au courant de cette tentative de meurtre ; d'ailleurs, en prenant les devants, il a pu se blanchir et

éloigner de lui-même tout soupçon de scandale.

— Allons, princesse, je vois que vous êtes toute dévouée à cet homme. Il avait raison, quand il me disait tout à l'heure : « Toutes les femmes m'aiment. »

— Je suis une bonne amie, une amie fidèle de ce grand homme. Jamais je ne laisserai entamer sa réputation.

XXXI

LA POLICE SE MÊLE DE LEURS AMOURS

On annonça M. le commandeur Michieli.

Ce directeur de la police de Venise avait une fort belle tête, très-expressive. Sa démarche était sévère et son sourire un peu hautain.

— Est-ce là, dit-il en entrant, la jeune dame

française qui a été l'objet d'une tentative d'assassinat, cette nuit, dans ce palais?

— Oui, Excellence, répondis-je en m'inclinant; française par mon origine, mais italienne par mon mariage... je suis veuve du dernier comte Zorelli...

— Votre blessure est légère?

— Il n'y a pas de blessure.

— Cependant...

Je ramassai mon corset de soie rose sur le tabouret où on l'avait jeté. Ce joli bijou féminin, ce petit corset, nid de dentelles et de roses, parut faire plaisir à l'homme de police; il le garda dans sa main pendant quelques instants; cette pièce de conviction avait son importance.

— Votre Excellence peut voir que ce corset n'a pas même été déchiré par la lame du poignard. Mon amie m'a frappée avec le manche et non avec la pointe. Cela n'a aucune importance.

— Permettez. La chose a été publique; la rumeur se propage. Je dois faire rapport de tout à mes chefs.

— Pour une querelle de femmes!

— Je veux entendre la coupable.

On alla chercher ma pauvre Cosaque; elle fit son entrée avec les poignets encore liés de ses tresses d'or. Sa belle robe de velours était souillée de boue et de moisissure infecte.

Le prince de Konitz la suivait en esquissant un rire méchant.

Je me levai et défis moi-même ses liens. Puis je l'embrassai avec joie.

Le commandeur Michieli nous regarda curieusement.

— Alors vous êtes réconciliées, mesdames, dit-il.

— Excellence, est-ce que vous n'interrogerez pas aussi le bon prince de Konitz?

— Madame, sachez que le prince, retiré chez les Pères Arméniens, ne demande qu'une chose, la paix. C'est une des conditions de son existence; il l'a dit lui-même; il veut, autant qu'il est en lui, contribuer à réparer le tort causé à la noble princesse Urbana par la scène de scandale qui s'est produite à son occasion dans le palais Giustiniani. Il ne portera

pas plainte contre cette dame cosaque; il espère qu'elle saura se réconcilier avec son sort, et qu'elle comprendra qu'il n'y a pas de bonheur possible en dehors de l'observation des lois divines.

Ce petit sermon du directeur de la police ne parut pas beaucoup toucher mon amie Kath; elle ne répondit qu'un mot :

— Alors, le prince ne m'aime plus?

— Madame, dit le fonctionnaire aux prises avec son devoir, toute parole d'amour serait ici déplacée; j'espère que vous le comprendrez... Mon intention est de provoquer contre vous un arrêté d'expulsion, mais comme je ne pourrai recevoir cet arrêté que dans une huitaine de jours, revêtu de l'approbation de mon gouvernement, je suis obligé de vous tenir enfermée pendant tout ce temps...

— Quoi! m'écriai-je, dans le souterrain de ce palais!...

Le commandeur Michieli voulut bien sourire avec affabilité.

— Non, madame, dans la prison ordinaire. Il y a des adoucissements. Votre amie ne sera

pas mise à la torture des fameux puits de Venise, laquelle, entre nous, a été fort exagérée.

— Mais, monsieur le commandeur, dit gracieusement la princesse Urbana, qui voulut bien parler en faveur de mon amie, la coupable que vous allez expulser est décidée à quitter Venise immédiatement. A quoi bon un arrêté d'expulsion? pourquoi la faire attendre en prison, si elle consent à s'éloigner?

— Très-bien, répondit l'excellence; si madame veut donner sa parole de sortir de Venise avant le coucher du soleil, je lui rends la liberté; elle peut aller faire ses préparatifs. Je me contenterai de faire surveiller son départ par deux agents qui auront l'ordre de ne pas l'importuner.

Kath fut superbe; elle se redressa devant le directeur de la police et dit :

— Pardon, excellence, j'ai une visite à rendre au couvent des Arméniens, des adieux à faire avant de partir; m'en donnez-vous la permission?

— Madame, il faut une autorisation spé-

ciale pour entrer dans le couvent des Pères, et ce n'est pas moi qui la donne.

Le prince de Konitz s'avança gravement.

— Excellence, je regrette de le dire, cette dame veut commettre encore quelque imprudence. Pour éviter un nouveau scandale, je la reconduirai moi-même jusqu'à la station de Mestre.

Le commandeur Michieli leva la séance, en disant :

— C'est parfait. Je m'en rapporte à vous. Vous n'êtes pas seulement le plus grand pianiste-compositeur de l'Italie, vous avez un noble cœur. Vous terminerez cette pénible affaire à l'avantage de tous les intérêts ; il est d'ailleurs préférable que cela soit étouffé le plus tôt possible.

Quand le directeur de la police fut parti, accompagné par la princesse, qui le reconduisit jusqu'à l'escalier d'honneur, le prince de Konitz, resté seul avec Kath et moi, nous dit superbement :

— Vous le voyez, je suis le maître ici. La police elle-même est à mes ordres. Il n'y a

pas une femme qui ne se dévoue pour moi... Je suis le maître et vous ferez ce que je voudrai... Toi, petit (et il regarda Kath dans les yeux), je veux que tu partes, tu partiras ; — et vous, ajouta-t-il en se tournant vers moi, avec le plus infernal sourire, — vous, vous resterez !

Je haussai les épaules.

Kath dit entre ses dents, ses yeux levés vers lui : — « Qu'il est beau ! qu'il est grand dans la colère ! »

XXXII

L'EMBARQUEMENT POUR TRIESTE.

On fit approcher une gondole qui venait du « traguetto » de San Vital, et le prince, après avoir allumé négligemment une cigarette, nous donna la main pour descendre les marches du perron.

Une fois livrées à nous-mêmes, Kath et moi, nous regardâmes l'eau, le ciel, les pa-

lais qui bordent le Grand-Canal, comme si nous étions encore sous l'oppression d'un pénible cauchemar.

Pas un mot ne passait nos lèvres ; je regardais machinalement de mon côté, et mon amie, penchée à la petite fenêtre de la gondole, me tournait le dos avec une certaine affectation, comme si elle voulait éviter de prononcer la première parole.

— Allons, chère Kath, est-ce que deux femmes de cœur, deux créatures que le bon Dieu a faites intelligentes, vont rester brouillées pour l'amour d'un misérable croque-notes?

— Lui?... un dieu!

Malgré moi j'éclatai de rire.

— Écoute, Kath, tu m'as donné un furieux coup de poignard! Je ne t'en veux pas. Embrassons-nous.

Elle prit ma main et la baisa.

— Tu es bonne, toi. Ah! je comprends qu'il te préfère à moi. Il t'aime.

J'étais agacée.

— Si tu le veux bien, chère, nous ne par-

lerons plus de ce prince-là, et tu vas suivre un conseil.

— Lequel ?

— Tu le laisseras à Nazette, qui a une jolie taille et qui est du gibier de pianiste.

— Crois-tu donc que mon orgueil ne souffre pas ?... Mais tu as raison, je dois ne plus le revoir. Je partirai ce soir. Pas d'adieux. Seule.

Tout à coup elle eut un frémissement nerveux. Elle me serra les mains avec une telle force que je crus qu'elle allait me broyer les os. Je jetai un petit cri.

— Ah ! les huit premiers jours il m'aimait tant ! Si tu savais... que de soins, que de bouquets !... Tous les jours à son réveil il m'envoyait des roses et des jasmins.

— Il paraît que ce sont ses fleurs favorites.

— Ah ! Sylvia, je ne m'appartiens plus... j'avais donné tout mon cœur, tout moi. Je fus une folle...

Une réaction salutaire se fit pendant qu'elle parlait de son amour. Les larmes montèrent

à ses yeux ; elle eut une crise de sanglots étouffants. Je la pris dans mes bras, et je la caressai comme un enfant. Elle se calma. Quand la gondole nous débarqua à l'hôtel de la Ville, elle était tout à fait soulagée.

En traversant le vestibule de l'hôtel, je vis une grande affiche jaune et verte qu'on venait de poser dans son cadre, au bas de l'escalier.

Elle annonçait, en italien et en allemand, le service pour la semaine des bateaux-poste entre Venise et Trieste.

Justement il y avait un départ marqué pour ce jour-là, heure de midi.

— Voilà le salut ! dis-je à Kath.

— Quoi ! cette affiche ?

— Lis plutôt : « Départ pour Trieste, midi précis. Les voyageurs doivent être rendus à bord à onze heures trois quarts. » La Providence, sous la forme du Lloyd autrichien, nous envoie ce conseil. Allons à Trieste.

— Tu as raison. Ah ! il voulait me faire expulser comme une misérable !... et puisque tu ne l'aimes pas...

— Ayons la dignité de nous expulser nous-même.

— Il le faut. Je le sais, je le sens... Mais que vais-je devenir ?

— Je ne te laisse pas le temps de la réflexion, ma chère Kath. Dans deux heures, tu voudrais rester jusqu'à ce soir, l'attendre, aller à Mestre avec lui. Je me méfie de ta sagesse improvisée... Prenons le grand parti. N'emmenons que ta femme de chambre et mon page. Les autres valets nous rejoindront par le prochain bateau avec les bagages et mon chien danois... Quant à Nazette, elle a eu trop de succès à Venise pour que je ne l'y laisse pas. C'est une fille que les voyages ont suffisamment formée.

. . . .

XXXIII

EXTRAIT DES TABLETTES DE NAZETTE.

Voici ce que j'ai su plus tard par le journal de Nazette, quand j'eus la faiblesse de reprendre cette fille à mon service.

Le prince de Konitz se présenta le soir, à l'hôtel de la Ville. Il avait sa gondole de nuit, et venait chercher la Cosaque pour la reconduire jusqu'à Mestre, comme il en avait

engagé sa parole au directeur de la police.

Il ne trouva que Nazette ; il passa outre.

—J'aime bien, dit-il, les femmes que je congédie, mais je n'aime pas les femmes qui m'échappent ; ta maîtresse n'a rien laissé pour moi, petite ?

— Il y a bien une vieille lettre dans le tiroir de la toilette de Madame, mais c'est une lettre que nous avons trouvée en arrivant : elle ne doit pas être pour Monsieur.

—Donne toujours, Nazette.

La maligne fille remit délicatement au prince les deux pages de prose sur Venise qu'un jeune Français trop lettré avait oubliées dans sa chambre d'auberge. Le prince parcourut cette littérature et fit la grimace.

— Je t'abandonne ce billet doux, tu le mettras dans tes notes de voyage... Mais n'oublie pas d'envoyer demain matin chercher à l'heure du premier déjeuner des bons Pères, une petite lettre que tu te chargeras de faire passer à ta maîtresse avec tous les chiffons qu'elle a laissés ici.

Le prince, bercé dans sa gondole, chercha d'abord quelques jolies phrases de regret à transcrire sur papier de fantaisie à mon intention ; mais, sans doute, il se trouvait blessé d'avoir été quitté par Kath, dont la passion l'avait flatté et lui semblait inébranlable... Comment! dut se dire cet orgueilleux, — elle part sans même m'envoyer un adieu! — Et c'est à elle, par un secret dépit, qu'il se décida à écrire en rentrant chez lui.

Il lui rappela dans une épître passionnée et que j'ose dire coupable, leur premier rendez-vous, les ivresses échangées, les serments donnés et confondus, la grande scène de la déclaration suprême ! il mit en post-scriptum trois strophes ardentes qu'il se vanta d'avoir composées le matin où ils se séparèrent pour la première fois après avoir joué les adieux de Romée et Juliette.

Voici ces vers que la Cosaque trouva sublimes et dont je me serais fait volontiers des papillotes :

L'ORIENT

L'Orient, cette nuit, était tendu de voiles,
Mais l'aube a tout à coup enflammé les vapeurs,
Et rien n'est plus resté, blanchissant les étoiles,
Que l'éternel soleil, caché dans ses splendeurs !

Voyageur plein d'angoisse, incertain de ma route,
Ainsi j'allais, cœur triste et visage incliné,
Ainsi tout dans mon âme était brume, était doute,
Mais tu m'as dit *Je t'aime!* et tout a rayonné !

Pour la première fois dans ces promenoirs sombres,
Lorsque tu m'entraînas, et pâle et voulant fuir,
Au bruit de nos baisers, sous la nef pleine d'ombres,
Les vieux saints dans leur niche ont paru tressaillir !

Couvent de Saint-Servolo, Venise.

XXXIV

SÉPARATION MOTIVÉE

Notre séjour à Trieste se prolongea jusqu'à la fin de septembre de cette année.

Kath était calme et presque heureuse. Nous faisions de longues promenades en mer ; le soir elle s'occupait de musique et de vers et moi je relisais la vie de Mesdames, tantes du roi, qui ont été inhumées à Trieste.

Un jour mon amie reçut une lettre navrante de son banquier.

Avec la simplicité qui fait le fond de toute grandeur, elle a raconté elle-même en trois lignes le désastre de sa fortune :

« Je la relus (la lettre) et l'entendis.
« J'étais ruinée ; il restait bien ma terre en
« Ukraine, mais je l'avais donnée à ma fille.
« Mon banquier ajoutait à sa nouvelle cette
« observation profonde, que les plus grandes
« fortunes s'épuisent par l'excès des dé-
« penses. »

Honnête banquier ! Une avance de quelques milliers de florins eût mieux valu que son observation. Mais probablement il s'était dit : Ce n'est rien, ce n'est qu'une femme qui se noie. Il n'envoya plus un sou.

Le sentiment de la ruine grandit l'âme de Kath. Elle parut renoncer tout à fait à son amour pour le grand homme; elle me dit avec raison : « Ma pauvreté l'humilierait devant son public. »

Elle se décida à partir pour l'Amérique ;

elle voulait donner des leçons, des concerts ; elle essaierait de vivre courageusement de son talent.

La nuit où elle s'embarqua pour New-York fut une des plus tristes que j'aie passées de ma vie. J'étais abattue, énervée, je m'aperçus au moment de la séparation que j'aimais profondément mon amie. Affinité d'âme, de pays, d'éducation ; tant de liens communs !... Je lui avais ouvert ma bourse, je la considérais comme ma véritable sœur, la moitié de ma fortune lui eût appartenu ; mais elle ne voulut pas accepter l'aide amicale que je lui offrais. Elle avait la fierté de tout cœur qui se respecte ; elle refusa de telle façon que je n'eus pas à y revenir.

Quand je l'eus mise à bord du steamer, elle m'embrassa sur la passerelle à deux ou trois reprises et me dit :

— Je te demande une chose. Retourne à Kiew, et promets-moi de n'en pas sortir avant que tu n'aies reçu ma première lettre d'Amérique.

— Volontiers. Tu veux, n'est-ce pas, que j'aille voir ta fille Hélène, et que je te donne souvent de ses nouvelles ?

— Oui. Cela d'abord. Tu as raison... Mais aussi... tiens, je serai franche, je voulais te demander de rester à Kiew, parce que je te soupçonne de vouloir retourner à Venise.

— Sur la mémoire de ma mère, je te jure que je n'ai pas eu, un seul instant, l'idée d'aller à Venise.

— Alors je t'aime et je pars moins malheureuse.

— Mais ta fille ? ne veux-tu pas qu'on t'en parle ?

— Toutes les semaines, chère Sylvia. Quand tu m'écriras, consacre de longues pages au détail de ses études, de ses progrès... Mais, vois-tu, l'amour maternel ne suffit pas à remplir toute mon âme, il me faut un autre amour encore !

— Pauvre insatiable ! Dieu te garde !

Le capitaine du steamer ayant donné

l'ordre de remonter l'échelle, il fallut m'arracher aux baisers de la Cosaque, qui agita encore pendant longtemps son mouchoir en signe d'adieu.

XXXV

LE PIANISTE SE RETIRE DANS LES ÉTATS DE SON PROTECTEUR.

Je m'en retournai dans mon pays de Kiew, très-désillusionnée, très-triste de cœur.

Il me semblait que ce voyage, qui n'avait duré que dix mois, m'avait vieillie de dix ans.

A Vienne, je m'étais étourdie, amusée avec les amis de ma famille ; j'avais entrevu

la société aristocratique de cette capitale, et je ne regrettais pas d'y avoir fait séjour.

Mais mon voyage à Venise, mes aventures dans cette ville toujours étrange, ma triste retraite à Trieste m'avaient laissé une impression de désenchantement qui semblait incurable.

La vie presque austère que je menai cet hiver-là dans mes propriétés entretenait encore cette disposition à la mélancolie. Je n'avais dans ma journée qu'une seule heure agréable et vraiment lumineuse, c'était celle que je consacrais à la petite Hélène, la fille de mon amie Kath.

On me l'amenait tous les jours, et je jouissais de son esprit déjà ouvert, de ses gazouillements pleins de charmes. Elle paraissait m'aimer beaucoup, me prodiguait ses gracieuses caresses, et m'appelait sa petite mère !

Je lui expliquais tendrement que sa mère était en Amérique, que je n'étais que son

amie et qu'elle devait d'abord songer à l'absente.

— Oh ! disait-elle, maman d'Amérique, c'est la dame qui est partie tout là-bas, mais c'est vous ma petite mère, puisque vous êtes là.

Être là, en effet, c'est tout pour l'enfant. Comme on a tort de quitter ces doux êtres, dont il est si facile de se faire aimer et qui, avec leur sourire innocent, apportent la guérison à toute âme endolorie !

Ainsi ma matinée se passait avec la fille de mon amie, et le soir je n'avais d'autre distraction que la lecture des journaux allemands que l'on me renvoyait de Vienne.

Le souvenir du célèbre pianiste le prince de Konitz commençait à s'effacer de mon esprit, lorsque je vis une fois son nom dans l'une de ces gazettes allemandes que je recevais régulièrement, — la *Gazette de Troppsau*.

Troppsau est un petit duché dont la population, d'une trentaine de mille âmes, est comptée comme la plus fortunée de l'ex-confédération germanique.

S. A. le duc de Troppsau est un prince éclairé et ami des arts et des artistes... jusqu'à l'invraisemblance. Ce prince est surtout enthousiaste de bonne musique, et il ne passe pas un apprenti amateur à cent milles de sa capitale, qu'il ne l'envoie quérir par un de ses chambellans, quel que soit l'instrument avec lequel cet homme voyage. Il n'a pas dédaigné de faire venir une fois à sa cour deux joueurs de cornemuse qui traversaient ses États pour se rendre en Suisse. Ces deux joueurs de cornemuse ont été décorés de sa main, chevaliers de son ordre du « Ne m'oubliez pas. »

Le prince de Konitz a été de tout temps son pianiste favori. Il l'a appelé à Troppsau en 1839, lorsqu'il a succédé à son auguste aïeul sur le trône grand-ducal. Il l'a comblé de biens et d'honneurs. La jolie petite principauté de Konitz, sur la Lahn, d'un revenu de quinze mille florins, était un des apanages de sa couronne ; il l'en a détachée pour l'offrir au pianiste qui, de François-Xavier tout

court qu'il était, s'est tout à coup trouvé transformé en grand seigneur.

S. A. le duc de Troppsau, non content de ce cadeau royal, a fait voter par la diète de ses États, assemblée en session extraordinaire, un sabre d'honneur à son ami (car le nouveau prince de Konitz est devenu en peu de temps l'ami intime de S. A.).

Ce sabre d'honneur a beaucoup intrigué les populations. On s'est demandé pourquoi un sabre d'honneur à un pianiste ?

Ce sabre donne au prince rang de maréchal de camp dans l'armée de Troppsau ; il commande la brigade de la musique, qui se compose de 107 hommes, compris les tambours ; le reste de l'armée est de 191 hommes, avec trois canons que le prince emploie souvent dans l'exécution de ses morceaux les plus brillants.

Je connaissais tous ces détails, que l'on m'avait racontés à Venise, et je ne fus donc pas étonnée un jour quand je lus dans la *Gazette de Troppsau* l'article suivant :

« Mgr le prince de Konitz vient d'envoyer

à S. A. le duc régnant un gentilhomme-pianiste avec une lettre autographe portant qu'il a l'intention de se retirer pendant quelques mois dans les Etats de S. A.

« Le noble prince n'a pas eu à se louer de son séjour à Venise. Cette ville, dont la civilisation est en retard de plusieurs siècles, n'a pas su honorer convenablement le grand homme dont le nom sera inscrit aux Fastes de Mémoire.

« Quelques rumeurs malveillantes qui s'étaient répandues à son sujet parmi la société de Venise ont fait prendre au prince une décision que la population de Troppsau apprendra avec le sentiment du plus grand bonheur et de la plus vive reconnaissance.

« Le prince de Konitz quitte Venise et vient se fixer parmi nous.

« Notre auguste souverain a envoyé au devant de lui sa maison militaire. »

A la suite de cet article on lisait dans la *Gazette de Troppsau* une proclamation du grand maître de la police :

« Le grand homme fera son entrée dans la capitale demain matin à onze heures. Pour empêcher que de grands malheurs ne se produisent dans l'immense foule qui se portera au-devant de lui et fera la haie sur son passage, la police a pris des précautions extraordinaires.

« Habitants de Troppsau, rappelez-vous qu'à son dernier voyage, le prince a eu la douleur de voir deux jeunes garçons horriblement estropiés par les chevaux de son carrosse, lorsqu'une foule idolâtre s'apprêtait à les dételer.

« Habitants de Troppsau ! que ce souvenir vous serve de leçon !

« Si vous voulez conduire vos enfants à la fête de demain, si vous voulez leur faire contempler les traits du noble prince de Konitz, ne les amenez pas par la main dans le milieu de la foule, déposez-les à la Maison de ville, où le bourgmestre a ordonné de mettre toutes les fenêtres à la disposition des familles. »

XXXVI

LE PIANISTE MINISTRE DE L'AGRICULTURE

Pendant plusieurs semaines, il m'arriva de lire des choses singulières, mais des plus flatteuses pour le prince de Konitz, au sujet des événements dont la petite principauté de Troppsau était le théâtre.

Cette année-là le printemps fut désastreux, il y eut pendant tout le mois de mars des

pluies torrentielles, et pendant le mois d'avril plusieurs jours de forte gelée. La végétation était en retard de façon inquiétante. Tout annonçait une année de disette générale.

Le prince de Konitz, qui de tout temps s'était montré fort attaché à la religion, et qui était une âme croyante, donna le conseil au Duc régnant de faire sortir les processions et de promener dans les rues de la capitale la châsse de sainte Bathilde.

Cette châsse ne produisit aucun effet terrestre. La gelée sévissait toujours et le sol était plus dur que jamais.

Alors le prince, comme illuminé par son génie (les grands hommes participent de la divinité), fit porter deux pianos, l'un à queue, l'autre droit, à l'angle d'un champ exposé au nord, à six milles de la ville ; ce champ, désolé par la froidure d'un hiver persistant, ne présentait qu'une immense étendue morne et lustrée par le givre.

A minuit, le prince enveloppé de fourrures, arriva en landau, escorté par six chevaliers gardes, et suivi par le clergé. Seize valets de

pied à la livrée de gala de S. A. éclairaient le cortége avec des torches de résine. Le maître choisit le piano à queue, et son secrétaire s'assit au piano droit, en plein air, malgré la bise.

Le peuple, dans une attitude respectueuse, remplissait les chemins qui mènent à ce champ lugubre. Sous les rangées sinistres des peupliers qui l'entourent, des petits enfants étaient à genoux.

Le prince de Konitz joua une invocation « au dieu des sillons. » Sa composition était grandiose et sublime. Elle se termina par un chœur des jeunes garçons :

> Sous le ciel étoilé,
> Dans le sillon noirâtre,
> Entends-tu, petit pâtre,
> Le blé ! le blé ! le blé !

Ainsi la nuit glaciale se passa dans les oraisons. Le génie magistral du prince de Konitz éclata dans toute sa sublimité, il avait l'air de jeter un défi à l'Être suprême.

Quand le premier rayon du jour frap

tous ces fronts inclinés, il y eut dans l'air un pressentiment de délivrance et de bonheur.

Les enfants, couchés sur les sillons, regardaient s'ils ne verraient pas sortir l'espoir d'une gerbe, la petite pointe de verdure attendue avec tant d'anxiété.

O miracle ! la famine était vaincue pour cette année ! Toute la plaine sous le feu de l'aurore devint verte, mais d'un vert si doux, si pâle, si modeste, qu'on eût dit des rubans de moire de nuance vert d'eau, qu'un souffle eût pu emporter à travers l'espace.

Le soleil se montra souriant et vainqueur. La foule fut bientôt inondée de ses rayons et le piano du prince de Konitz apparut comme dans une auréole d'or.

La foule, enthousiasmée, presque en délire, se jeta sur ce splendide piano, et le brisa en mille et mille morceaux, pour que chaque famille pût en rapporter chez elle une petite relique.

Le fanatisme ne connaissant plus de bornes, le prince fut saisi, porté sur les épaules de

toute une population enfiévrée, et ramené ainsi à son palais...

Le lendemain, le *Moniteur* de Troppsau annonçait à sa partie officielle que le prince de Konitz était nommé ministre de l'agriculture.

XXXVII

LE PIANISTE PLÉBISCITAIRE

S. A. le grand-duc régnant de Troppsau fut d'avis que l'on devait soumettre à son peuple, après un pareil miracle, la formule de plébiscite suivante :

« Le prince de Konitz est-il le grand, le vrai, le seul Pianiste ? »

Le peuple devait répondre par oui ou par non.

La Diète, après une courte délibération, approuva le projet de plébiscite.

Le peuple fut réuni dans ses comices.

Il y avait 752 électeurs inscrits; tous votèrent.

Au dépouillement général des votes, on trouva 750 *oui* et 2 *non*.

Le soir la ville fut brillamment illuminée.

XXXVIII

LES DEUX SOCIALISTES

Le prince de Konitz cependant n'était pas satisfait.

Quels étaient ces deux *non* qui n'avaient pas voulu reconnaître en lui le grand, le vrai, le seul Pianiste?

Cette infime minorité l'intriguait, l'agaçait.

Les grands hommes ont des faiblesses; il voulut connaître ses deux ennemis.

Le brigade de sûreté politique rechercha les deux opposants ; elle les trouva sans peine. C'étaient un sieur Blount, pompier médaillé, et Saxhausen, photographe pour dames, qui avaient déposé ces deux *non* dans l'urne.

On leur chercha noise. Il y eut, à propos de rien, un procès-verbal dressé contre eux.

On les manda au bureau de M. le grand-maître de la police du duché.

Ils reconnurent avoir voté non. On ne leur demanda pas les motifs qui avaient pu les pousser à ce vote scandaleux, parce que dans le duché de Troppsau les consciences sont libres et les votes aussi.

Mais on leur fit payer 15 francs d'amende pour avoir secoué un tapis par les fenêtres.

On fit courir sur leur compte les plus odieuses calomnies ; ils ne tendaient à rien moins qu'à bouleverser la société.

Déjà la société était ébranlée sur ses bases.

Il fallait en finir avec ces deux socialistes.

Du reste le vide commençait à se faire autour d'eux ; les bons citoyens ne voulaient plus les fréquenter ; ils ne recevaient plus de

commandes; ils n'avaient pas de travail. Il ne venait plus chez le photographe que des dames qui n'ont rien à photographier, et lorsque le pompier se présentait pour éteindre un incendie, il était renvoyé avec mépris.

Quand le prince de Konitz les crut suffisamment préparés, — comme c'était un excellent homme, qui ne voulait pas la mort du pécheur, — il daigna les mander lui-même à son cabinet ministériel.

Ces hommes se présentèrent convenablement; ils avaient leur casquette de travail à la main.

Le prince voulut les faire asseoir; ils préférèrent rester debout.

Il fit apporter une bouteille de vin de Rudesheim et en remplit lui-même trois verres. Ils refusèrent de boire.

Les voyant incorruptibles, le prince se leva et leur fit signe de le suivre.

Ils le suivirent sans résistance.

Il les mena dans un arrière-cabinet où il y avait un piano comme jamais il n'en existera un autre. Ce piano, œuvre sublime de

la jeunesse d'Erard, avait été couvé, nourri, sevré par Alfredo Quidante, son élève favori.

La caisse est d'ivoire vert, sculpté aux Indes; il y a quatre bas-reliefs d'ivoire représentant les quatre grandes dates de la vie du prince de Konitz : 1° sa naissance dans une des plus pauvres rues de Paris; 2° sa première audition devant Monsieur, frère du roi Louis XVIII, au pavillon de Marsan; 3° la remise du sabre d'honneur par la diète de Troppsau ; 4° l'exécution sur la Piazzetta, pendant le siége de Venise, de la *Délivrance de la Vénétie.*

Au centre d'un admirable médaillon en or de deux couleurs, se lit l'inscription suivante :

AU PRINCE DE KONITZ, — L'EUROPE.

Les deux socialistes de Troppsau ne semblèrent pas découragés par la vue de ce piano.

Le prince leur montra du doigt, dans une vitrine, son sabre d'honneur.

Ils ne sourcillèrent pas.

Le prince leur montra, accrochés aux murailles de ce cabinet, vingt-deux portraits de

lui, le représentant dans tous ses costumes officiels.

Le prince tira d'un coffret en malachite toutes ses grand'croix, ses rubans bariolés et les titres de sa principauté.

Ils répondirent : — Que nous importe?

Alors le prince s'assit lui-même devant son magnifique piano d'ivoire et joua à ces deux socialistes *la Délivrance de la Vénétie*.

Ces hommes frémirent.

— C'est beau, dirent-ils.

Il leur joua *le Cauchemar au fond du lac*.

— C'est beau, dirent-ils; mais nous aimons mieux l'autre morceau.

Alors il leur joua *la Prière au Dieu des sillons*.

— Nous aimons mieux labourer, dirent-ils.

— Vous êtes incorrigibles, cria le prince de Konitz... Qu'on les charge de chaînes!

Il allait sonner ses gardes... mais soudain il se ravisa.

— J'imiterai la clémence d'Auguste. Prenez un siége... Non, vous êtes libres. Sortez, il me sied d'être clément.

Les deux socialistes répondirent :

— Citoyen, nous ne reconnaîtrons jamais en vous le grand, le vrai, le seul Pianiste ! Notre cou fût-il sous le tranchant de la guillotine, nous voterions encore comme nous avons voté. Vous n'êtes pas le grand, le vrai, le seul Pianiste.

— C'est bien, messieurs. Retirez-vous sans crainte. Votre opposition consacre mon génie.

Cependant le prince de Konitz ne dormait pas.

Il y avait deux misérables sur la terre qui n'acceptaient pas sa puissance, qui allaient peut-être conspirer contre sa gloire.

Il souffrait. Ce grand homme était mordu au cœur.

XXXIX

LE TRIOMPHE DU DIVIN PIANISTE

Le prince de Konitz était à l'apogée de la gloire humaine.

Son maître, le noble duc de Troppsau, trouva qu'il n'avait pas encore assez fait pour lui.

Ayant lu dans les Chroniques traduites de l'italien en allemand par Mirren que le poëte

Pétrarque avait obtenu les honneurs du triomphe au Capitole, il se dit que son pianiste favori méritait les mêmes honneurs, et il décréta en conséquence que le 24 juin, au Capitole de Troppsau, c'est-à-dire sur la place du palais, une estrade ayant été préalablement élevée pour la cérémonie, le grand, le vrai, le seul Pianiste, — le prince de Konitz! — recevrait de ses mains souveraines une couronne en or massif, devant le peuple assemblé.

Cette nouvelle fit le tour de l'Europe.

Il s'agissait de rendre un solennel hommage au prince des Pianistes.

On organisa dans toutes les grandes villes des députations. Des comités se formèrent, des réunions eurent lieu dans toutes les salles de concerts connues.

En deux semaines on réunit onze cent treize adhérents, tous pianistes.

Seul le pianiste Bernheim, l'orgueilleux Bernheim, qui se disait l'émule et non l'élève du prince de Konitz, s'excusa de ne pouvoir

se rendre à Troppsau pour le triomphe de son rival.

Mais, par hypocrisie, il prit l'initiative de la souscription ouverte pour procurer les fonds nécessaires à l'achat de la couronne d'or massif.

Sur chaque feuille de la couronne fut gravé le titre d'une des immortelles compositions du prince de Konitz.

Enfin le jour solennel arriva.

De Paris la députation était conduite par Robert de Villeurbane, le pianiste des nuits mouvementées ;

De Pétersbourg, par Creuznach, qui fit fondre en trois jours les glaces de la Néva, par l'ardeur de son jeu ;

De Londres, par le baronnet Onesonge, le pianiste lakiste, l'amant des brumes et des nids ;

De Madrid, par Carlos de Herxera, le pianiste félibre ;

De Berlin, par Durschau, le pianiste-nymphe des bords de la Sprée ;

De Rome, par le chevalier Craquelo, qui a

dépeuplé d'oiseaux toute la Romagne ; depuis qu'il s'est fait entendre les oiseaux n'y viennent plus nicher;

De la Haye, par Wirballen, le pianiste voilé, l'amant des grandes dames;

De Vienne, par Frédéric de Franzensbad, le pianiste chef de division, et ses trois secrétaires à diplôme;

De Constantinople, par S. Exc. Bemol-Bey, le pianiste du Bosphore, spécialement accrédité par S. M. l'empereur des Osmanlis, commandeur des Croyants.

Derrière ce brillant état-major des plus célèbres pianistes du monde, marchaient deux cent trente-neuf pianistes de premier ordre, tous décorés;

Derrière ces deux cent trente-neuf pianistes de premier ordre marchaient cinq cent vingt pianistes de second ordre, aspirant à la décoration,

Et derrière ces cinq cent vingt pianistes de second ordre marchait comme une légion la queue des sous-pianistes.

Les sous-pianistes ne pouvaient se comp-

ier, les premiers étaient à peine arrivés devant les maisons de la place du Palais que le dernier rang n'avait pas encore traversé le pont.

Le défilé des pianistes dura deux heures.

Enfin S. A. le duc de Troppsau fit monter le prince de Konitz sur l'estrade, et l'ayant fait asseoir sur un fauteuil de velours cramoisi placé à côté de son trône, il lui posa sur les épaules le manteau d'hermine, et sur la tête la couronne d'or massif.

« Prince de Konitz, dit le grand-duc de sa voix la plus solennelle, je suis fier de vous appeler mon ami devant ce peuple que vous charmez par votre génie. En attendant que votre statue s'élève sur cette place devant les fenêtres de mon palais, je couronne en vous la gloire artistique la plus haute de ce siècle. Les conquérants règnent par le feu ; et vous, vous régnez par l'harmonie. Heureux les mortels qui, loin des soucis du trône, peuvent goûter en paix votre immortel génie! Si je pouvais abdiquer en ce jour ma royale naissance, je ne connaîtrais pas de

sort plus doux que celui de votre élève préféré.

« Prince de Konitz, je salue en vous non-seulement le vrai, le grand, le seul pianiste, mais le divin pianiste, le PIANISTE-ÉPOQUE ! »

Et de toutes les rues avoisinant la place du Palais, s'éleva un chœur immense qui répéta cent fois :

Salut! gloire au divin pianiste !

Pendant ce temps-là, les deux scélérats Blount et Saxhausen étaient gardés à vue par la police.

XL

LETTRE D'AMÉRIQUE

J'avoue que toutes ces belles choses que je lisais dans la *Gazette de Troppsau* ne m'auraient intéressée que médiocrement, — et même j'y aurais vu plutôt le sujet d'une agréable récréation, si je n'avais reçu de mon amie la Cosaque une lettre terrifiante.

La pauvre Kath avait appris par les chro-

niques du *New-York Herald*, qui est le plus indiscret des journaux des deux mondes, les succès extraordinaires du Maître qu'elle avait adoré, qu'elle adorait sans doute encore.

Elle avait pris au sérieux, presque au tragique, le triomphe du prince de Konitz.

Elle m'écrivait :

« Je n'ai pu résister à l'enivrement. Je pars, il faut que je le voie sous sa couronne d'or et sous son manteau d'hermine !

« Quoi ! cet homme qui m'a aimée (car il m'a aimée, Sylvia !) parvenu à ce faîte étincelant ! ayant tout : puissance, honneurs, richesses ; sur le front l'auréole du génie immaculé ! Quoi ! j'ai été aimée de cet être surhumain et je ne le verrais pas dans son triomphe ! je ne jouirais pas du spectacle de sa gloire !

« Il me semble qu'un de ses rayons est à moi... Sylvia, ne me comprends-tu pas ? Il faut que je le voie, qu'il me reconnaisse et qu'il me dise, lui : « Tu étais digne de me comprendre. Pardonne-moi ! » J'ai soif d'a-

mour et de pardon. Oui, Sylvia, je pardonnerai et je serai aimée encore.

« Quand tu recevras cette lettre, je débarquerai à Hambourg. Je ne m'arrèterai qu'à Troppsau. »

Malheureuse femme ! dis-je en froissant cette lettre. Je la croyais sauvée, et elle court de nouveau à sa perte.

Je ne fis pas de longues réflexions. Je donnai l'ordre d'atteler ma berline de voyage ; je pris avec moi la petite Hélène, la chère enfant, et je criai aux postillons :

— Route d'Allemagne !

XLI

LA PENSION SUISSE

Le voyage me parut long. J'étais pressée d'arriver ; je prévoyais un drame, des complications tragiques, je ne sais quelle aventure qui tiendrait plutôt du théâtre que du roman.

La petite Hélène, pelotonnée sur mes genoux, dormait paisiblement dans le fond de la voiture.

Je ne connaissais pas la ville de Troppsau; je vis des rues plantées de tilleuls, une rivière à cascades et sur une grande place une maison sans style, qui avait l'air d'être une caserne ; sur la façade il y avait l'écriteau : *Restauration*.

La berline s'arrêta.

Un personnage solennel se présenta à ma portière. Je crus que c'était un échevin; ce n'était qu'un sommelier.

— Madame, me dit cet homme grave, c'est ici la *Pension suisse*.

— Bien obligée. Avez-vous dans votre hôtel une dame du nom de ***, qui a dû arriver cette semaine de Hambourg?

— Parfaitement. C'est ici la meilleure pension. Cette dame n'aurait pu se loger qu'à l'*Auberge du prince Fritz*, et tout le monde sait que cette auberge va être vendue par autorité de justice.

— Peu m'importe, je ne l'achèterai pas. Dites-moi, avez-vous un appartement pour moi à l'étage où loge mon amie?

— Parfaitement.

— Faites prendre mes malles.

— Parfaitement... Gretchen, Luisen !

— Mon amie est-elle chez elle ?

— S'il vous plaît ?

— Je vous demande si mon amie est dans sa chambre ?

— J'entends bien.

— Alors, répondez.

— Si Madame le permet, je ne lui parlerai pas sur cette place publique où les domestiques, et jusqu'à des palefreniers entendent notre conversation.

— Voilà un original assommant ! dis-je à la petite Hélène, qui ouvrait de grands yeux en regardant les jambons peints sur les volets du *gasthaus*.

Nous descendîmes, Hélène et moi, aidées par cet obséquieux maître d'hôtel, qui eut la délicatesse de ne pas nous présenter sa main rouge d'engelures, mais simplement la manche de son bel habit noir.

Quand nous fûmes entrés dans le parloir, il me présenta un gros registre, en m'invitant

à inscrire mes noms et ceux des personnes de ma suite.

— Eh bien! lui dis-je, êtes-vous fou? Vous figurez-vous que j'écris moi-même! Est-ce que vous ne voyez pas mes domestiques?

— Madame m'excusera, mais la police est d'une sévérité inouïe, depuis que M. le prince de Konitz est devenu président du conseil.

— Je le connais, votre prince...

L'homme salua jusqu'à terre.

— Eh bien! me direz-vous où est mon amie? quel est le numéro de sa chambre, car vous m'impatientez.

— Je disais donc à Madame que nous attendons par le train de nuit une dame qui s'est annoncée par un télégramme de Hambourg.

— Mais vous me disiez qu'elle était arrivée, qu'elle était ici.

— Mille pardons. Je me serai mal expliqué. Il s'agit d'une dame...

— Alors, montrez-moi votre télégramme; je verrai bien s'il y a le nom de mon amie.

— Quand je parlais d'un télégramme, je

me suis peut-être un peu compromis. C'est-à-dire que j'ai entendu parler vaguement d'une dame qui arriverait cette semaine de Hambourg. Si Madame veut l'attendre, il y a ici de très-bonnes chambres, et les poêles marchent très-bien.

— Vous êtes idiot (je prononçai ce mot en français) faites-moi monter à dîner et retenez bien ceci, que je ne mange jamais de chevreuil aux confitures de groseilles. Allez.

XLII

LA COSAQUE ET L'ENFANT

La nuit fut longue.

Je ne pouvais dormir. A la clarté douteuse de la petite lampe qui brûlait dans sa tour de porcelaine, je regardais la jolie enfant qui sommeillait sur mon oreiller, dans notre pauvre lit allemand. Je l'avais couverte de ma pelisse de voyage, car dans ce pays-là on couche dans des serviettes. En Cosaquie, nous

avons de beau linge de soie de Chine, que nous faisons venir par les caravanes.

Le petit ange, avec ses jolis cheveux bouclés qui s'échappaient de sa coiffe de nuit, appelait les baisers par la grâce de sa pose. Des rêves de paradis hantaient son léger sommeil; je l'entendais soupirer, et par moments murmurer de petits mots que seuls les séraphins pourraient traduire... puis ce fut comme un cauchemar qui vint l'oppresser... Je vis qu'Hélène souffrait, qu'elle allait se débattre contre un ennemi invisible; je la réveillai doucement par une caresse accompagnée d'un baiser.

— Ah! c'est toi, petite mère, cria-t-elle; quel bonheur! tiens-moi de toutes tes forces; n'entends-tu pas qu'on vient me chercher; on va me prendre!

Je rassurais mon Hélène et j'essayais de la faire dormir en la berçant dans mes bras, lorsqu'il se fit sur la place, sous nos fenêtres, un vacarme de ferraille et de grelots qui nous remplit de terreur. Hélène se serra contre moi. Mais je compris bien vite que c'était la

diligence du train de nuit qui arrivait devant l'auberge; les domestiques s'apprêtaient à la décharger, traînant leurs échelles, dételant les chevaux et faisant un bruit d'enfer.

Dans l'escalier, derrière l'alcôve où nous couchions, nous entendîmes une voix qui me fit tressaillir.

C'était la Cosaque qui criait au sommelier :

— Où est la chambre de mon amie? Elle est ici... je veux la voir tout de suite!

On frappa à ma porte.

La petite Hélène voulait m'empêcher d'aller ouvrir; elle se cramponnait à mon cou.

— N'y va pas, petite mère, ils vont te tuer.

La Cosaque se précipita dans la chambre; elle avait son costume d'aventure décrit par elle-même : « La casaque de velours, la ceinture tressée avec des fils d'or, le bonnet fourré à plumes de héron, et les larges pantalons avec la botte à la hongroise. »

L'enfant la regarda comme si c'était le diable qui entrait dans notre chambre; elle enfouit sa tête blonde dans ma poitrine et

poussa un cri qui s'arrêta au fond de sa gorge.

Je m'écriai :

— Kath ! c'est ta fille ! Embrasse-la.

— Tu vois, Sylvia. Elle s'est évanouie de frayeur en me voyant. Qui m'aimera jamais?

— Kath, embrasse-la.

Elle baisa d'un air distrait les beaux cheveux de l'enfant, qui tremblait dans mes bras et que je ne pus faire revenir de sa syncope qu'après quelques minutes.

Kath cependant arpentait la chambre, faisant résonner le parquet sous le talon de fer de ses bottes hongroises.

— Qui m'aimera jamais? répétait-elle. Je suis maudite. J'ai fait plusieurs milliers de lieues pour le retrouver, lui, le grand homme, le roi du monde et de mon cœur. Garde mon enfant, Sylvia, apprends-lui quelle est sa mère, pour qu'elle ne s'évanouisse pas quand je reviendrai d'un autre voyage.

— Et où vas-tu, ma chère Kath, dans ce costume étrange?

— Il m'attend, te dis-je; je devrais déjà être près de lui, implorer son pardon.

— A pareille heure?

— Il est prévenu. Je lui ai écrit de New-York une ligne : « Je retourne en Europe pour vous tuer. » Ce n'est pas un lâche, il m'attend. A quelque heure que je me fasse annoncer, il me recevra.

Elle sonna.

— Où est situé l'hôtel de M. le président du conseil? demanda-t-elle au premier domestique qui entra.

Je la contemplais, je l'écoutais comme si je me trouvais transportée en plein cauchemar.

Le domestique examina les bottes et le bonnet de fourrure de mon amie et la prit facilement pour un hussard en congé.

— Monsieur, dit-il, l'hôtel de la présidence du conseil est situé sur la place du Palais, mais M. le prince de Konitz a gardé son logement dans sa maison particulière Wilhelmstrasse.

— C'est bien, vous allez me conduire Wilhelm-strasse.

— Le prince ne reçoit qu'à neuf heures du matin, à l'Hôtel du gouvernement et sur lettre d'audience.

— Malappris! une lettre d'audience? Moi!... Vous allez me conduire Wilhelm-strasse.

— Le jour n'est pas encore levé.

— Quand il est encore nuit pour les brutes comme toi, il est déjà jour pour ceux qui savent penser... Allons, suis-moi et prends ta lanterne.

— Pauvre Kath! dis-je en haussant les épaules... Et ta fille, ne la caresseras-tu pas?

— A mon retour, quand je saurai si je suis aimée.

XLIII

IL Y A POISON ET POISON

Dans le pays de Troppsau, les gens dînent à midi — et quel dîner!

Toujours leur viande à trichine.

La mortalité parla trichinose est effrayante Aussi Son Altesse a-t-elle été obligée de faire bâtir un hôpital spécial pour les trichinés.

J'ai bien recommandé à mes domestiques

de ne manger que de la volaille et des légumes.

Grand Dieu! si nous allions rapporter cette affreuse maladie dans nos contrées! On dit que les Cosaques aiment la chandelle, mais, je le demande aux personnes sensées, ne vaut-il pas cent fois mieux se nourrir de suif que de cette viande corrompue, habitée par des milliards de bêtes venimeuses?

Quoi qu'on réponde, la cloche ne venait pas moins de sonner le dîner des voyageurs de la *Pension suisse*.

Je jetai un coup d'œil sur la table où fumaient des choux bouillis, en attendant le jambon cru, et je pris la main de la petite Hélène pour aller faire un tour de promenade pendant le temps que durerait ce repas aux émanations malsaines.

Je me dirigeai du côté de Wilhelm-strasse, car je n'étais pas sans inquiétude au sujet de mon amie, qui n'avait pas reparu à l'hôtel depuis la nuit.

Je vis une grande foule amassée devant une maison d'architecture imposante; c'était

la demeure du prince de Konitz. Le bruit s'était répandu dans la ville qu'il devait être gravement malade, parce qu'il n'avait pas paru le matin, à son heure habituelle, dans ses bureaux de la présidence du conseil... « Le prince n'avait pu se lever... il avait une bronchite aiguë... on avait fait appeler trois médecins... » Toutes sortes de rumeurs couraient parmi le peuple, qui était venu savoir des nouvelles de son prince adoré.

Moi, je n'eus qu'une pensée : Que fait dans cette maison mon amie la Cosaque? Qu'est-elle devenue?

Je fendis la foule curieuse qui nous dévisageait, moi et l'enfant, et je m'adressai au Suisse, armé de sa longue canne à pomme d'argent, qui gardait le seuil de la grande porte.

Le Suisse essayait de rassurer le peuple; il donnait d'excellentes nouvelles : « Que ce n'était qu'une légère indisposition — un rhume bénin, — que le prince pourrait sans doute sortir dans la soirée, etc.; que les gens feraient bien de se retirer; que le Prince serait touché

de cette marque publique d'intérêt et d'affection, mais qu'il suppliait ses bons amis de retourner à leurs affaires, etc. »

Après le discours du Suisse, je voulus forcer la consigne et entrer dans la maison.

— Le prince m'attend, dis-je assez bas pour n'être entendue que du portier; je suis l'amie de la personne qui est arrivée cette nuit.

— Ah! le hussard! Ho bien! répondit l'homme qui se fit tout mystérieux; entrez dans la seconde cour et montez par le petit escalier, à droite, sous la lanterne.

Ce petit escalier, emmitoufflé d'un tapis de haute laine, et rempli de la senteur âcre des plantes de serre que l'on y entretenait, était bien l'escalier d'un prince en bonnes fortunes. Ainsi nos seigneurs du temps de Louis XV ornaient l'entrée de leur petite maison.

Je poussai une porte au hasard et je me trouvai dans un cabinet élégant, tendu de vieux damas à fond rose défraîchi. Un lustre à fleurs de verroterie et deux miroirs à bi-

seaux contrariés formaient l'ameublement de ce cabinet avec un large et voluptueux divan qui occupait tout le fond de la pièce.

Je vis dans un angle une porte masquée par un double rideau, dont l'entre-bâillement permettait sans doute de voir ce qui se passait dans la chambre voisine. Par discrétion, je voulus m'annoncer et je fis entendre une petite toux sèche à laquelle personne ne répondit.

Cependant cette chambre devait être habitée, car j'entendais un vague murmure de voix, comme une psalmodie qui traversait l'épaisseur de la portière de soie.

Ma curiosité étant fortement éveillée, je me décidai à jeter un furtif regard à travers la fente des rideaux.

Un spectacle terrifiant me cloua sur le seuil.

La Cosaque mon amie, dans son costume masculin, déchiré et souillé, était étendue sur une chaise longue, les yeux fermés, les lèvres violettes, et la peau du visage toute marquetée de petites taches jaunâtres. Le tour de ses

yeux était noir, et sa poitrine à moitié découverte montrait un gonflement livide; la peau paraissait soulevée par endroits. Mais le front avait gardé sa forme pure et toute sa sérénité.

A ce spectacle je faillis m'évanouir, je me retins d'une main crispée à l'épaisseur du rideau.

Quelle scène tragique venait de se jouer dans cette chambre?

Dans ce moment même je me sentis tirer par le bas de ma robe et je n'aurais pu retenir un cri de terreur si je n'avais aperçu la petite Hélène, que j'avais oubliée, et qui se pendait à ma jupe en disant :

— Petite mère, je veux voir aussi.

Je mis un doigt sur ma bouche pour lui imposer le silence et je la regardai avec un air si farouche que la pauvre petite s'en alla toute tremblante se blottir au bout du grand divan.

J'agrandis un peu la fente des rideaux et je regardai la Cosaque.

Elle ne bougeait pas. Sa main crispée tou-

chait presque le parquet, il me sembla qu'elle serrait encore avec force entre ses doigts un objet dont la forme ne se pouvait voir.

Ce qui était plus terrifiant encore que cette apparence de cadavre, c'était l'attitude de l'homme qui veillait la Cosaque.

Cet homme paraissait de haute taille, mince, austère; il portait une longue lévite de drap olive, et ses cheveux gris, longs et plats, couvraient le col de sa lévite.

Un moment il leva les jeux au ciel.

Je reconnus le grand pianiste — le prince de Konitz.

Puis je le vis se mettre à genoux et appuyer sa tête contre l'oreiller; il contemplait le corps inanimé de la Cosaque et marmottait je ne sais quels mots sans suite dans une langue inconnue.

Je prêtai l'oreille avec attention, et je reconnus que cet homme récitait les prières des morts.

Il les récitait en latin, comme tout bon catholique doit le faire.

A un moment il dit autre chose que des

prières; il murmura quelques versets, entre autres celui-ci, que j'ai retenu :

« Christ est ma vie, la mort m'est un gain. » (Phil., 1, 21.)

L'apaisement se faisait de plus en plus sur le visage de la morte; les taches s'effaçaient peu à peu. Le front semblait empreint de béatitude céleste; les yeux fermés avaient l'air de regarder du côté inconnu; elle devenait belle, admirable dans sa dernière attitude.

Le prince, frappé soudainement de cette beauté surnaturelle, interrompit ses prières pour contempler encore Celle qui lui avait donné sa vie.

Il la saisit tout à coup et dans un embrassement furieux il la souleva jusqu'à ses lèvres. Cette forme splendide, encore chaude de la vie, et déjà purifiée par le regard des anges, fut couverte de ses baisers mouillés, répétés vingt fois avec une fiévreuse et insatiable ardeur.

Je suivais ce drame de l'amour aux prises avec la mort dans une émotion croissante,

lorsque je crus voir s'entr'ouvrir les lèvres de la Cosaque.

Un cri de délivrance s'échappa de ma poitrine.

Je m'élançai dans la chambre.

— Elle n'est pas morte! criai-je. Ses lèvres ont remué?...

Et je collai mon oreille sur sa poitrine. Son cœur battait encore, mais si faiblement...

— Quoi? qu'a-t-elle pris? quel poison?... Répondez donc, monsieur!

L'homme — le pianiste — n'avait pas prononcé un mot en me voyant me précipiter dans la chambre. Il n'était même pas étonné.

Alors il dit doucement :

— Laissez-la en repos, comtesse. Vous voyez bien qu'elle est déjà dans le paradis. Elle est morte en m'aimant.

— Elle n'est pas morte! Vous mentez!

J'ouvris avec force le poignet de la Cosaque; j'en retirai un petit flacon de verre opaque que je reconnus aussitôt.

Elle s'était empoisonnée avec du *wourali*, poison peu connu en Europe, dont l'effet est

assez rapide dans les climats brûlants, mais ne se produit que très-lentement dans nos pays. Ce poison ne détermine la mort qu'à la suite d'un engourdissement qui peut durer plusieurs heures ; le contre-poison se trouve facilement, c'est le même que celui dont on se sert contre la belladone.

— Ah ! c'est du *wourali !* fis-je presque rassurée. Envoyez chercher le pharmacien. Elle n'est qu'évanouie ; je me charge de la réveiller.

L'homme ne bougeait pas.

Je fouillai dans toutes les poches du costume de la Cosaque ; j'avais l'idée qu'elle devait avoir sur elle le contre-poison du wourali. Enfin je secouai sa ceinture therskesse, et je vis tomber à terre le petit flacon sauveur. Je desserrai les dents de mon amie toujours plongée dans son sommeil léthargique et je lui versai le contre-poison.

— Que faites-vous là ? me dit l'homme. Vous voulez la réveiller ?... Elle était heureuse.

En prononçant ces mots, il me regardait de façon étrange.

Son maintien m'embarrassait.

Il fléchit les genoux et se laissa tomber devant moi.

— Ayez pitié, comtesse, ayez pitié... Vous êtes si belle!

Sans que je pusse rien comprendre à son mouvement, il saisit vivement mon pied dont la pointe dépassait le bas de ma robe et il le couvrit de baisers passionnés.

Je retirai mon pied avec violence et apostrophant cet homme avec la plus grande indignation :

— Horrible monstre à cheveux gris! lui criai-je, levez-vous et regardez cette morte!

— Pardonnez-moi... je n'aime que vous... pour vous j'aurais tout quitté... Je me serais marié... Oui, je me serais marié avec vous, Sylvia!

Cependant la Cosaque, revenue de son engourdissement, et ouvrant pour la première fois ses grands yeux sauvages encore voilés par le wourali, avait vu le mouvement du Pia-

niste se jetant à mes pieds, — et elle avait entendu la proposition de mariage qu'il venait de m'adresser.

En me retournant je l'aperçus qui se levait d'entre les coussins de la chaise longue et qui nous regardait de ce regard indéfinissable que donne la belladone.

— Sylvia, dit-elle d'un son de voix si doux, si tendre, qu'on eût dit le soupir d'une colombe blessée à mort, Sylvia, est-ce que tu n'as pas amené ma fille avec toi?

— Hélène est là dans ce cabinet.

A ce nom d'Hélène, le Prince s'avança vivement:

— Hélène? Une autre femme dans ce cabinet!

— Une femme? Non. Un ange.

— Un ange?

— Oui, l'ange sauveur... sa fille!

. . . .

XLIV

VENDANGES SONT FAITES

La Cosaque est retournée à Kiew. Le gouvernement ne l'a pas fait inquiéter.

Elle est toute à sa fille, qu'elle élève en artiste et qui sera un jour une des premières musiciennes de l'Europe.

Est-elle guérie? Non, il est d'indignes amours dont on ne saurait guérir.

. . . .

Le grand Pianiste est entré à la Trappe. Ce siècle frivole ne l'entendra plus.

FIN.

TABLE

FIN.

568.75. — Boulogne (Seine). — Imprimerie Jules Boyer.